

# *Vinyar Tengwar n°40*

## *Narqelion et les premiers lexiques*

Quelques notes sur le premier poème elfique

par Christopher Gilson

traduit de l'anglais par David Giraudeau



<http://lambenore.free.fr>

## Présentation

Cet article est issu de la revue spécialisée à but non lucratif *Vinyar Tengwar*<sup>1</sup> n°40 (pp. 6-32) parue en avril 1999. Il présente l'analyse complète du premier poème en qenya de Tolkien qui nous soit parvenu jusqu'à présent.

## Remerciements

Je remercie la Tolkien Estate ainsi que Carl F. Hostetter, Patrick H. Wynne et Christopher Gilson pour leurs permissions de traduire ce texte en français et de l'inclure sur ce site internet.

Les textes sont © The Tolkien Trust 1999, 2008.

## Abréviations employées

*	hypothèse
**	forme erronée
>	évolua en
†	mot poétique
[...]	ajouts éditoriaux effectués par les auteurs de l'article
{...}	ajouts éditoriaux effectués par le traducteur
I	<i>The History of Middle-earth</i> , volume I, <i>The Book of Lost Tales, Part 1</i>
IV	<i>The History of Middle-earth</i> , volume IV, <i>The Shaping of Middle-earth</i>
IX	<i>The History of Middle-earth</i> , volume IX, <i>Sauron Defeated</i>
XI	<i>The History of Middle-earth</i> , volume XI, <i>The War of the Jewels</i>
adj.	adjectif
Bio	<i>J.R.R. Tolkien, une biographie</i>
c.	lat. <i>circa</i> « environ »
cf.	lat. <i>confer</i> « voir aussi »
cp.	lat. <i>compārābilis</i> « comparable (à/au) »
e.g.	lat. <i>exempli gratia</i> « par exemple »
FTM	<i>La formation de la terre du milieu</i>
gén.	(cas) génitif
gn.	gnomique
HoMe	série <i>The History of Middle-earth</i> en douze volumes (plus un volume-index)
<i>ibid.</i>	lat. <i>ibidem</i> « au même endroit »
<i>i.e.</i>	lat. <i>id est</i> « c'est-à-dire »
lat.	latin
LCP	<i>Le Livre des Contes Perdus</i> , édition en un volume, éditions Christian Bourgois

---

<sup>1</sup> <<http://www.elvish.org/VT/>>.

LG	<i>Lexique gnomique</i> (PE11 pp. 17-75)
LNG	<i>I·Lam na·Ngoldathon</i> (PE11 pp. 7-16)
LQ	<i>Lexique qenya</i> (PE12 pp. 29-112)
M&C	<i>The Monsters and the Critics and Other Essays</i>
p./pp.	page/pages
PE	<i>Parma Eldalamberon</i> <sup>2</sup>
pl.	pluriel
prét.	prétérit
q.	q(u)enya
vs.	lat. <i>versus</i> « contre »
VT	<i>Vinyar Tengwar</i> <sup>3</sup>




---

<sup>2</sup> <<http://www.eldalamberon.com/index1.html>>.

<sup>3</sup> <<http://www.elvish.org/VT/>>.

# *Narqelion* et les premiers lexiques

## Quelques notes sur le premier poème elfique

Quatre lignes du premier poème que Tolkien composa en elfique furent incluses par Humphrey Carpenter dans *J.R.R. Tolkien: A Biography* (George Allen & Unwin, 1977, p. 76 {Bio p. 78}), où Carpenter note le fait que le poème contient des mots tels que *Lasselanta* et *Eldamar*, plus connus par leur usage plus tardif dans *Le Seigneur des Anneaux*. Il n’y avait pas de traduction, et il arrivait qu’à certains endroits l’écriture manuscrite de Tolkien soit trompeuse, rendant même le texte plus semblable à du quenya que sa date ancienne ne le laissait entendre. En 1988, Christopher Tolkien envoya une photocopie du manuscrit original à Paul Nolan Hyde, de paire avec sa propre transcription. Le poème, qui est nommé *Narqelion*, fut publié dans *Mythlore* n°56 (hiver 1988, p. 48) avec l’interprétation de Hyde de la signification du poème, basée sur la comparaison avec le reste du corpus elfique qui avait été publié à cette époque. En 1990, Patrick H. Wynne et moi-même présentions notre propre interprétation du poème dans le *Parma Eldalamberon* n°9<sup>4</sup> (1990, pp. 6-32), aboutissant à des conclusions quelque peu différentes.

Bien que ces tentatives confirmèrent le sens de quelques-unes des portions les plus claires de *Narqelion* avec une certaine exactitude, elles comprenaient également beaucoup d’hypothèses basées sur des ressemblances ambiguës. Lorsque nous avons présenté le résultat de nos efforts à Christopher Tolkien, l’un de ses commentaires eût des conséquences importantes. Il déclara qu’il était regrettable que l’on ne puisse inclure davantage des premiers lexiques de son père dans la série *The History of Middle-earth*<sup>5</sup>, et n’entrevoyant pas la possibilité de les publier sous forme de livre, il demanda de quelle manière leur publication aurait pu être envisagée. L’implication manifeste que les lexiques dussent contenir des informations susceptibles d’aider à une meilleure interprétation de *Narqelion* fut naturellement mise de côté, ceci n’étant qu’une petite part de leur intérêt.

Christopher Tolkien approuva notre suggestion de publier les lexiques dans *Parma Eldalamberon*, et un travail laborieux de photocopie, annotation, traduction et édition des manuscrits commença. Nous n’avions alors aucune indication de la taille ou de la portée des lexiques, bien que Christopher Tolkien avait fait allusion à leur complexité et avait indiqué qu’il s’agissait de la source des langues elfiques de son père. L’une des agréables surprises fut d’apprendre (alors que nous étions à Oxford en 1992) l’existence d’une grammaire gnomique contemporaine des lexiques, une immersion unique dans les plus anciennes conceptions de Tolkien sur la syntaxe du goldogrin tout autant que du quenya. Le *Lexique gnomique* (LG {VO *Gnomish Lexicon*}) et la *Grammaire gnomique* furent finalement publiés en 1995 et le *Lexique quenya* (LQ {VO *Quenya Lexicon*}) en 1998<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> <<http://www.eldalamberon.com/parma9.html>>. [ndt]

<sup>5</sup> Christopher Tolkien inclua des éléments du *Lexique gnomique* et du *Lexique quenya* dans la liste des noms à la fin des volumes I et II de la série *History of Middle-earth* (ces deux volumes furent publiés en une seule édition compacte en français). [ndt]

<sup>6</sup> Cf. PE11 (<<http://www.eldalamberon.com/parma11.html>>) pour la grammaire et le lexique gnomiques, PE12 (<<http://www.eldalamberon.com/parma12.html>>) pour la phonologie et le lexique du quenya, le PE13 (<<http://www.eldalamberon.com/parma13.html>>) pour des fragments noldorins, le PE14 (<<http://www.eldalamberon.com/parma14.html>>) pour des fragments de texte en quenya ainsi que la *Early Quenya Grammar*, le PE15

Il semble donc que le moment soit venu de porter un nouveau regard sur le poème *Narqelion*, à la lumière des premiers lexiques et des écrits grammaticaux associés. Le poème est daté de novembre 1915 et mars 1916 et semble ainsi avoir été écrit à l'époque où le LQ fut compilé, et est probablement un proche contemporain des premiers travaux sur le LG, dont la deuxième partie est datée de 1917. Les notes qui vont suivre présentent une explication théorique des significations de tous les mots et agencements syntaxiques employés dans *Narqelion*, basée sur les gloses, les descriptions grammaticales et les exemples analogues principalement tirés des indices contemporains. La source la plus utile est, de loin, le *Lexique qenya* et les mots cités dans la discussion à suivre sont issus du LQ à moins que cela ne soit spécifiquement précisé (les gloses citées à partir du LQ sont souvent sélectives et les détails tel que la forme flexionnelle n'ont été inclus que s'ils s'avéraient pertinents pour le sujet qui nous préoccupe).

Pour la quasi-totalité des mots du poème une source probable (ou des sources probables dans le cas de mots composés) existe dans le LQ, qu'il s'agisse du mot lui-même comme entrée, ou d'un mot à partir duquel il est dérivé ou duquel il semble proche parent. Du fait qu'il n'existe pas de traduction anglaise du poème, certaines formes problématiques demeurent, en particulier quand plus d'une similarité potentielle avec les entrées du LQ existent (voir notamment la discussion de *V'ematte* à la ligne 8, *Súlimarya* à la ligne 10 et *náre* à la ligne 20).

Les mots du LQ présentent un riche assortiment de suffixes dérivationnels et Tolkien tentait apparemment de décrire le système sous-jacent ou de lister leurs usages et leurs significations lorsqu'il acheva la *Phonologie du qenya* qui accompagne le LQ {PE12 pp. 1-28}, mais ce projet d'essai ne vit jamais le jour. En comparant les terminaisons des mots du poème avec d'autres formes ayant des terminaisons semblables (dans le LQ ou dans le poème lui-même) des hypothèses peuvent être établies quant aux significations des terminaisons flexionnelles ou dérivationnelles employées. Il y a également quelques indicateurs précieux de la conception émergente d'une grammaire du qenya dans l'essai contemporain de la grammaire de la langue gnomique (parente du qenya), qui fut publiée de paire avec le LG {dans le PE11}.

À l'occasion, nous nous intéresserons aux formes plus tardives, en particulier lorsque l'identification d'un modèle grammatical particulier semble très probable et son emploi ou son étude (même s'il s'agit d'une forme altérée par les changements de conception) peut nous éclairer sur la manière dont Tolkien aurait pu concevoir l'usage de tels modèles. Mais de telles comparaisons doivent être considérées avec précaution, puisqu'il est très clair que Tolkien élaborait et altérait sa conception de la grammaire du qenya et nous verrons, avec la publication des travaux datés des années suivant immédiatement le LG et le LQ, que ces changements furent souvent assez dramatiques et eurent lieu fréquemment dans la période la plus ancienne du travail de Tolkien sur ses langues.

Je souhaite remercier profondément Patrick H. Wynne pour son aide, qui attira mon attention sur la signification de certains mots-clés dans le poème dont l'importance m'avait échappé (voir en particulier l'étude de *oikta* dans les lignes 4 et 18), et qui me suggéra des possibilités alternatives pour certains des passages les plus obscurs. Je tiens également à remercier Carl F. Hostetter pour avoir insisté sur le fait que la sensibilité

---

(<<http://www.eldalamberon.com/parma15.html>>) contenant plusieurs éléments de grammaire qenya, un dictionnaire et un texte et le PE16 (<<http://www.eldalamberon.com/parma16.html>>) contenant 3 poèmes qenya, une liste de mots qenya et plusieurs éléments de grammaire (à noter que les PE13 à 16 ont été publiés en 2001, 2003, 2004 et 2006 respectivement, soit *après* cet article). [ndt]

esthétique n'avait pas besoin d'être sacrifiée au profit de l'ingéniosité grammaticale. Toutes les zones d'ombre ou les erreurs qui demeurent dans ces notes sont bien sûr de mon entière responsabilité.

## Narqelion

N·alalmino lalantila  
Ne·súme lasser pínea  
Ve sangar voro úmeai  
Oïkta rámaivoite malinai.

Ai lintuilind(ov)a Lasselanta 5

Piliningwe súyer nalla qanta  
Kuluvai ya karnevalinar  
V'ematte sinqi Eldamar.

San rotser simpetalla pinqe,  
Súlimarya sildai, hiswa timpe 10

San sirilla ter i·aldar:  
Lilta lie noldorinwa  
Ómalingwe lir' amaldar  
Sinqitalla laiqaninwa.

N·alalmino hyá lanta lasse 15  
Torwa pior má tarasse:  
Tukalla sangar úmeai  
Oïkta rámaivoite karneambarai.

Ai lindórea Lasselanta  
Nierme mintya náre qanta. 20

## Titre

**Narqelion** 'Automne'. Bien que ce terme pour la saison soit interprété par la suite comme signifiant littéralement 'feu-disparition' (un mot composé dérivé dans *The Etymologies* à partir des racines **NAR-** 'flamme, feu' et **KWEL-** 'disparaître, s'étioler'), il possède un sens différent dans le LQ. Il y est listé sous la racine **NRQR** 's'étioler, disparaître, se rabougir', où il est apparenté à l'adjectif *narqa* 'disparu, rabougri', au verbe intransitif *narqa-* 'disparaître' et au nom *narqe* 'une disparition, un étiolement'.

La dérivation de *narq-ele* est comparable à celle de noms tels que *kantele* ‘morceau de harpe, répétition’, *lindele* ‘chant, musique’, *qinqele* ‘langueur’ ou *tökele* ‘maniement’. Le suffixe *-ele*, qui possède également un sens collectif ou augmentatif (comme dans *tarkele* ‘grand nombre de racines’ à côté de *tarka* ‘racine’), est employé pour former des noms verbaux dont la notion inclue un sens de protraction ou de répétition. Ainsi, bien que la racine **QELE-** ‘périr, mourir, se gâter, défaillir’ existait déjà à cette époque, elle n’est pas liée à la forme *narqele*, et *Narqelion* ne faisait pas spécifiquement référence à la diminution du soleil mais plutôt à l’étiolement et à la chute des feuilles en automne.

La dérivation de *Narqelion* à partir de *narqele* est comparable à la formation de certains noms pour d’autres moments de l’année : *Lirillion* ‘la première moitié de janvier’ dérivait de *Lirillo* ‘le Valu du Chant’, *Erintion* ‘la deuxième moitié de janvier’ dérivait de *Erinti* ‘la Vali de l’amour, de la musique, de la beauté et de la pureté’ et *Amillion* ‘février’ dérivait de *Amillo* ‘l’un de ceux du Peuple Bienheureux (les *Valar*), Hilary’. Au regard de ces trois Valar, et des mois ou moitiés de mois qui les concernent, il est intéressant de noter que l’anniversaire de Tolkien avait lieu dans la première moitié de janvier, celui de sa femme Edith dans la deuxième moitié de janvier et celui de son frère Hilary en février. Il semble que nous ayons ici un aperçu des origines parfois très personnelles de la forme la plus ancienne de la mythologie de Tolkien.

## Ligne 1

**N.alalmino.** Dans l’entrée du LQ *alalme (j)* ‘orme’, la forme de la citation indique que le radical est *alalmi-*, réalisé sous la forme *alalme* lorsqu’il apparaît sans aucun suffixe. Nous observons ce radical dans le nom *Alalmi-nóre* ‘Terre des Ormes’. La phrase *n.alalmino* apparaît à deux reprises dans le poème, ici et à la ligne 15. Dans les deux occurrences, le contexte est celui de la chute des feuilles (ou d’une feuille), qui suggère que *n.alalmino* signifie ‘depuis l’orme/les ormes’ ou quelque chose de semblable.



Arbre et feuillage d’un orme de montagne ou orme glabre (lat. *ulmus glabra*)

Il n'existe aucune description grammaticale du qenya contemporaine de *Narqelion* (sinon la *Phonologie du qenya*, élément d'accompagnement du LQ), mais il existe une *Grammaire gnomique* qui date de 1917 ou avant et qui contient de nombreuses allusions à la grammaire du qenya, mentionnées à titre de comparaison historique entre ces langues apparentées. La section sur le nom commence par cette déclaration « Les *noms* possèdent trois cas (comme ceux marqués pour l'article) en goldogrin comme en qenya » (LNG p. 9). Les trois cas listés sont (1) l'*inessif* ou *nominatif*, (2) le *génitif* et (3) l'*allatif* ou *datif*. Le cas génitif est décrit comme « dénotant la dérivation et habituellement employé tel quel comme un possessif ou un partitif mais également utilisé avec toutes les prépositions *etc.* de sens ablatif ou dérivatif. Il est également employé à l'occasion tel quel avec un sens ablatif, comme dans *bara* 'depuis la maison, dehors, au loin' » (LNG p. 10).

La possibilité qu'une partie ou l'ensemble des usages du cas génitif ou leur ensemble puisse s'appliquer à la grammaire du qenya est insinué par l'observation suivante concernant le cas gnomique : « Il n'est *pas* utilisé en référence comme en q[enya] (*cp.* q. *nostalen māra* 'bon par nature') le cas ici employé en g[oldogrin] étant le nominatif (*nōs mora* 'bon par nature') ou occasionnellement le datif (*nosi mora*) » (*ibid.*). Cela fournit également un exemple de l'une des formes flexionnelles du génitif en qenya. Le LQ possède *nostale* 'espèce, sorte' et *māra* 'fort, puissant, vaillant ; bon, utile en parlant de choses' et la phrase *nostalen māra* 'bon par nature' doit contenir la forme génitive de *nostale*<sup>7</sup>.

Tolkien rédigea une table des « signes de ces cas » qui sont communément employés dans les noms goldogrins. Pour le génitif-ablatif (« gén.abl. »), nous avons le singulier *-a* ou *-n* et les pluriels *-ion* ou *-thon*. Tolkien compare chacun d'eux avec la terminaison correspondante en qenya et donne l'étymologie suivante : « concernant *-ion cp.* le q. *-ion*, tous deux étant le double pluriel *-i + ō + n* ; concernant *-a cp.* le q. *-o*, [depuis] *ō* ; concernant *-thon cp.* le q. *-ron*, où *-r-* est issu du nom[inatif] pour *-son* ; [...] concernant *n cp.* le q. *-n* » (*ibid.*).

Le même matériel étymologique produisit les formes des cas de l'article goldogrin, bien qu'elles furent généralisées dans d'autres lignes analogues. La racine de l'article était *ī*, qui « donna le pluriel *ī* ou *īn* et le génitif *īn*, mais avant des mots commençant par les explosives nasalisées *nd*, *mb*, *ng* (un groupe assez nombreux à l'origine) *īn-* se développa également dans d'autres cas » (LNG p. 7). Cela mena à l'abandon de la distinction en nombre, ainsi par exemple le cas nominatif possède simplement la forme préconsonantique *ī* et prévocorique *in* employé tout autant pour les noms singuliers que pluriels. Les distinctions de cas furent préservées, et la forme habituelle du génitif (possessif et ablatif) était *na* préconsonantique et *nan* prévocorique qui proviennent de la forme plus ancienne *ina* et *inan* par apocope. Ces formes étaient des terminaisons génitives doubles dérivées de « *ī* + génitif *n* + suffixe génitif *a* » (p. 9), *i.e.* par combinaison des mêmes terminaisons génitives nominales goldogrines *-n* et *-a* mentionnées ci-dessus. Le *a* final goldogrin provient des *-ā*, *-ē*, *-ō* longs finaux originels. Le fait que le *-a* de *ina* soit parent du q. *-o* à partir du *ō* mentionné ci-dessus est corroboré par la

<sup>7</sup> Dans la *Early Qenya Grammar*, écrite quelques années plus tard *c.* 1920-25, Tolkien écrit que « les noms ont un singulier et un pluriel et possèdent quatre cas : le nominatif, l'accusatif, le génitif, le datif » (PE14 p. 73), donnant ensuite un génitif en *-n* pour les noms se terminant par une voyelle (groupe (A)) ou en *-o* pour ceux terminés par une consonne (groupe (B)). [ndt]

variante archaïque goldogrine *inon* où la qualité originelle de la voyelle est préservée, comme c'est le cas dans les noms *golda*, gén. *goldon* et les suffixes génitifs pluriels *-ion* et *-thon*.

Le doublement des terminaisons génitives dans l'article goldogrin visait probablement à contrecarrer l'ambiguïté croissante du génitif plus ancien *in*, qui était homophone avec le nominatif pluriel *in* et le nouveau nominatif singulier prévocanique *in*. Si, à partir de *nostale* 'espèce, sorte', nous extrapolons le génitif *nostalen* ('par nature'), nous pouvons supposer que *alalme*, *alalmi*- 'orme' possédait le génitif \**alalmin*. D'autre part, le génitif double \**alalmino* (= *alalmi*- + *-n* + *-o*) peut être apparu pour fournir une plus grande distinction des formes adjectivales dérivées en *-in*, comme dans *aurin* 'chaud' (cp. le nom *aure*, *auri*- 'lumière du soleil, soleil, chaleur') ou des noms tels que *lōmin* 'ombre, ténèbres' (cp. le nom *lōme*, *lōmi*- 'crépuscule, ténèbres, obscurité').

Un indice de la fonction du *n* préfixé dans *n.alalmino* est également fourni par la grammaire gnomique. Tolkien déclare que, en parallèle au développement des formes *na* et *nan* à partir de *ina* et *inan*, « de manière similaire, la forme *in* donne très fréquemment *n*, écrit *n* ou '*n* » (p. 9). La condition commune pour l'apocope du *i* initial dans ces formes doit être l'absence d'accent sur l'article lorsqu'il modifie un nom. Cette condition s'applique peut-être également au qenya.

L'article défini n'est pas listé séparément dans le LQ, mais il apparaît dans quelques entrées, comme dans *i Sovalle* 'la Purification' et *i-Ponōrir* 'les Terres du Nord, la Scandinavie'. Il s'agit apparemment de constructions nominatives singulière et plurielle. Une autre forme apparaît également dans le poème, ligne 11 : *San sirilla ter i-eldar*, qui signifie probablement 's'écoulant ainsi entre les arbres'. L'allatif-datif goldogrin est utilisé pour exprimer le mouvement vers quelque chose, comme un datif pur ou un datif d'avantage. Le nominatif-inessif est employé pour les sujets des phrases et avec toutes les prépositions locatives ou inessives, ou à l'occasion seul en tant que locatif. La construction *ter i-eldar* semble convenir à la catégorie nominative-inessive, aussi ne sommes-nous pas surpris de constater qu'il a la même forme que *i-Ponōrir*.

Si le qenya *i*, *i* dérive de la même racine *ī* mentionnée dans la *Grammaire gnomique*, alors la forme plurielle représente probablement le pluriel primitif en *ī* plutôt qu'en *īn*, tous deux étant raccourcis en *i* lorsqu'ils n'étaient pas accentués. Cela va probablement de paire avec la racine **I-** 'c'est là', de laquelle l'adverbe dérivé *īne* 'ce jour, aujourd'hui' conserve la voyelle longue en position accentuée. Si *n.alalmino* signifie 'à partir de/depuis l'orme', alors son sens ablatif convient au cas génitif (pour lequel nous avons suggéré le suffixe génitif double *-no*). L'article génitif préfixé *n* pourrait dériver par apocope de \**in*, une forme casuelle du qenya dérivée à son tour du génitif préhistorique *īn* = *ī* + *-n*, comme décrit dans la *Grammaire gnomique*.

**lalantila**. Le LQ a *lant*- 'tomber, chuter' et *lanta* 'une chute, qui chute', avec la référence croisée vers les entrées *lasselanta* 'l'automne {lit. 'feuille-chute'} (sous *lasse* 'feuille') et *morīlanta* 'tombée de la nuit'

(contenant *morī* ‘nuit’). Le poème possède *Lasselanta* ligne 5 et *lanta lasse* (probablement ‘une feuille tombe’) ligne 15.

La réduplication du début de la syllabe de la racine dans *la-lantila* est employée pour identifier l’idée basique du mot. Lorsque le résultat de la réduplication était euphonique et sans ambiguïté en qenya et sans altération des sons concernés (comme c’est le cas habituellement lorsque la racine se termine par *r*, par exemple) la base entière est répétée. Ainsi, *per-pere-* ‘endurer jusqu’à la fin, souffrir un grand martyr’ est la forme intensive de *pere-* ‘passer, traverser, supporter, subir’. Il existe un modèle alternatif avec réduplication de la consonne et de la voyelle initiales de la racine, survenant probablement lorsque la deuxième consonne de la racine était sujette à une perte ou une modification, comme dans *su-sūlima* ‘plein de vent’ (un adjectif intensif apparenté à *sūlime* ‘vent’, la racine étant **SUH̄YU, SUHU, SUFU**). Ce modèle se retrouve dans les adjectifs multiplicatifs tels que *lin-ti-tinwe* ‘qui a de nombreuses étoiles’ ou *lí-ne-neldora* ‘qui a de nombreux hêtres’.

La terminaison de *lalant-ila* est comparable à celle dans *mirmila* ‘qui ondule/ondulant’, pour lequel le LQ donne l’exemple *miru mirmila* (*i.e.* ‘vin ondulant/qui ondule’) et *pampila* ‘tremblant’, apparenté à *papa-* ‘trembler’ (passé *pampe-*). Ainsi, *lalantila* est un adjectif verbal intensif ou multiplicatif dérivé de *lant-* ‘tomber, chuter’ et signifiant quelque chose comme ‘tombant continuellement, chutant de manière répétée, une par une jusqu’à ce quelles soient toutes tombées’.

Ce participe modifie *lasser* ‘feuilles’ à la ligne suivante (voir ci-dessous) qui est le sujet de la notion verbale, plus simplement ‘feuilles qui tombent/tombantes’ mais avec le sens intensifié du verbe. Nous savons que dans la conception plus tardive, un participe quenyarín n’est pas nécessairement marqué comme pluriel lorsqu’il modifie un nom pluriel, comme le montre l’exemple de *rámar sisíla* ‘ailes qui brillent/brillantes’ et *ruxal’ ambonnar* ‘sur des collines qui s’effondrent/s’effondrant’ dans la dernière version d’*Oilima Markirya* (M&C pp. 222-3). Il semble que ce soit également le cas ici pour la conception du qenya.

## Ligne 2

**Ne-súme.** Tout comme avec *n-alalmino*, cette phrase est particulièrement énigmatique parce qu’elle présente deux incertitudes – la signification de l’élément *ne* et la fonction de la terminaison *-me*. Sous la racine **SUH̄YU, SUHU, SUFU** ‘ventiler, respirer, exhaler, souffler’, le LQ possède de nombreux dérivés, dont notamment *sū* ‘bruit du vent’, †*sūye* ‘airs, brises, vents’, *sūlime* ‘vent’ et bien d’autres. *The Poetic and Mythologic Words of Eldarissa* (une liste d’extraits du LQ compilée à peu près à la même époque {cf. PE12 pp. xvii-xxi}) définit *sú* comme ‘(bruit du) vent’. Puisque *súyer* apparaît à la ligne 6 de *Narqelion* dans ce qui pourrait être un écho de l’image exprimée ici, il n’est pas invraisemblable que nous ayons un dérivé de *sú* dans la phrase *ne-súme*.

La terminaison *-me* peut avoir un sens relativement abstrait, comme dans *loime* ‘soif’ (issu de *loyo-* ‘être assoiffé’) ou *salme* ‘morceau de harpe, musique de lyres’. Mais il est souvent employé pour dériver des termes de lieux ou d’endroits, dans des noms tels que *kaimé* ‘demeure, maison’, *kirme* ‘fente, goulet’, *nūme* ‘ouest’,

*orme* ‘sommet’ et *tolome* ‘île’. Peut-être que dans ces mots la terminaison *-me* dérive à l’origine de la racine **MĪ** (d’où *mitta* ‘dans, à l’intérieur, en dedans’) censée être apparentée à la racine **IMI** ‘dans, à l’intérieur’. La préposition *imi-* ‘dans’ n’est pas listée séparément dans le LQ, mais c’est probablement le deuxième élément dans le nom du Roi de la Lune, *Uole-mi-Kūme* (sous l’entrée pour *Korosintl*, le nom de son palais), dans lequel *Uole* est le nom propre de l’esprit féérique de la Lune (selon l’entrée pour le mot apparenté *Ūl* dans le LG) et l’épithète *mi-Kūme* signifiant probablement ‘dans (la) Lune’<sup>8</sup>. Elle apparaît peut-être également à la fin du nom du Soleil, *Qorinōmi*, soit littéralement ‘noyé dans la Mer’ (cf. *qorin* ‘noyé’ et *Ō* ‘la mer’), bien que la terminaison puisse ici être influencée par le féminin *-i* observé dans d’autres noms tels que *Erinti*, *Fui*, *Nūri* ou *Ūrinki*. Concernant la possibilité de *mi-* produisant la forme *-me*, comparer la racine **VĪ**, **VPI** ‘comme’ avec le dérivé *ve* ‘comme’, *vea* ‘similaire, identique’, de paire avec *vīka* ‘comme’.

Si *súme* est un dérivé comparable à *kaime* ou *kirme*, il pourrait signifier ‘l’air’ comme le lieu où se trouve le vent. Mais si ces dérivés contiennent effectivement *mi-* ‘dans’ sous la forme d’un suffixe (avec abaissement de la voyelle non accentuée produisant *-me*), alors certains d’entre eux doivent être apparus à l’origine par l’usage d’un complément circonstanciel (avec *\*mi* en postposition), comme dans *kaime* ‘demeure, maison’ < *\*kai-mi* < *kaya* + *\*mi* = ‘au (à l’endroit du) repos, où l’on se repose’ ou *kirme* ‘fente, goulet’ < *\*kir-mi* < *\*kiři* + *\*mi* = ‘dans la fente, là où se trouve l’entaille’. Ainsi, *súme* peut conserver cette force adverbiale et signifier ‘dans le vent, là où se trouve le vent, accompagné par le vent’. Bien que hypothétique, cette interprétation est soutenue dans une certaine mesure par le fait que *nierme* à la ligne 20 puisse être compris dans le contexte comme faisant appel à une dérivation similaire (à ce sujet, cf. plus bas). Il peut y avoir un usage analogue du suffixe *-me* dans la conception plus tardive de la langue, comme par exemple dans la phrase *lenéme ilúvatáren* ‘avec la permission de [Ilúvatar]’, qui apparaît dans *The Notion Club Papers* et qui fait référence à la permission obtenue par les Valar avant qu’ils ne changent le monde et ne détruisent Númenor (IX p. 246).

Patrick Wynne et moi avons précédemment suggéré (PE9 p. 22) que la phrase *ne-súme* pourrait être parallèle au gnomique *i-walt ne Vanion* ‘la fortune des Valar’ (I p. 272 {LCP p. 675}). Mais il s’avère que la lecture correcte de cette phrase dans le LG (comme l’avons appris en observant les photocopies mêmes du texte du cahier) est *i-walt na Vanion*, avec la forme familière du génitif *na* (voir ci-dessus) et il n’y a en fait aucune préposition gnomique *\*ne*.

Il est intéressant de noter que la publication de la totalité du LG fournit un autre parent potentiel à ce q. *ne* et un indice quant à sa possible signification. Dans le LG, sous l’entrée pour le verbe *na-* ‘est’, qui est « assez irrégulier », le participe *ol-* et le prétérit *thi* sont donnés. La forme *thi* apparaît suite à un changement dans le manuscrit, l’entrée étant *ni* à l’origine. À l’époque où *Narqelion* fut composé, la conception du verbe ‘être’ en

<sup>8</sup>*Kūme* pouvant être décomposé comme *Kū-me* soit ‘le lieu du Croissant’. [ndt]

qenya était probablement consistante, pour autant que sa connexion historique (interne) le lui permette, avec cette conception gnomique élaborée au plus tard un ou deux ans après.

Le prétérit du verbe ‘être’ n’est pas donné dans le LQ, mais la forme de ce temps est listée pour plusieurs verbes et fréquemment désigné en tant que telle. Le prétérit du qenya possède un certain nombre de formations, mais un type familier est observé dans *kanda-* ‘flamboyer’, prétérit. *kandane*. D’autres exemples illustrant le modèle général incluent *allu* ‘laver’, prétérit. *allune* ; *apaitya* ‘conquérir’, prétérit. *apaiksine* ; *tyosto* ‘tousse’, prétérit. *tyostone* ; *palwa-* ‘faire errer’, prétérit. *paltune* et *poita* ‘nettoyer’, prétérit. *poine*. Ces flexions ont toutes en commun le suffixe *-ne*. Il se peut que des formes telles que *kanda-ne* survinrent en fait comme une construction avec le radical verbal plus une forme du verbe ‘être’, *i.e.* qu’une signification comme ‘flamboyait’ fut syntaxiquement dérivée de la même manière que des phrases anglaises comme ‘was blazing’ {fr. *était en train de flamboyer*} ou ‘did blaze’ {fr. *flamboya*}, avec une forme originellement sans temps du radical *kanda-* ‘flamboyer, qui flamboie’ combinée avec le passé exprimé dans la terminaison *-ne* ‘était en train de’.

Le présent du verbe ‘être’ est donné dans le LQ comme étant *nā* ‘c’est’ (signifiant également ‘ainsi, oui’), et si le prétérit est *\*nē* ou *\*ne*, il pourrait y avoir un parallèle avec certains autres verbes où l’opposition du présent vs. le prétérit est uniquement marqué par le changement *-a > -e*, comme dans *panta-* ‘ouvrir, déplier, étendre’, prétérit. *pante*, ou *sanga-* ‘emballer serré’, prétérit. *sange*. Et le q. *\*nē*, *\*ne-* pourrait correspondre à la forme goldogrine (rejetée) *ni*, comme le q. *le* ‘avec’ (à partir de la racine **LĒ** et cité comme étant q. *lē* dans le LG) correspond au goldogrin *li* ‘avec, et’. Si *ne-* = ‘était/étaient’, alors *ne.súme* pourrait signifier ‘était/étaient dans le vent’. Il est possible que le radical *ne-* puisse être employé comme participe pour signifier ‘ayant été, étant’ (les radicaux du prétérit sont employés de cette manière pour exprimer des circonstances d’accompagnement dans le poème *Oilima Markirya* de *Vice Secret*, *e.g.* *vea falastane* ‘la mer déferlante/qui déferle’, M&C pp. 213-4).

**lasser.** Le LQ a *lasse (e)* ‘feuille’ et c’est sous cette forme que ce mot apparaît à la ligne 15 du poème. La forme de la citation montre que le radical du nom est *lasse-* auquel la terminaison plurielle *-r* a été ajoutée. Ce suffixe qenya est mentionné dans la *Grammaire gnomique*, où il est dit que le suffixe pluriel nominal gnomique « *-th* est original et le même que le q. *-r* ». Il est également fait mention d’une « conjecture » alternative selon laquelle « le gn. *-th* ne représente pas le q. *-r*, mais *r* est une véritable terminaison plurielle (*i.e.* *r* liquide) » (LNG p. 10). Concernant la première explication, notons qu’en accord avec la *Phonologie du qenya*, le **p** primitif > **ḍ** > **z** > **r** en position finale dans un mot en qenya (PE12 p. 20).

Certains exemples de l’emploi de ce suffixe dans le LQ comprennent *aimaktur* ‘martyrs’ (mentionné sous *perpere-*), pluriel de *aimaktu* ; *i Torqeler* ‘les tropiques’ (*cf.* *torqele* ‘chaleur tropicale’) et le féminin pluriel *Valir* (employé dans l’entrée *heri*), correspondant au singulier *Vali* (employé dans l’entrée *Erinti*). D’autres noms pluriels apparaissent dans le poème, tels que *sangar* aux lignes 3 et 17, *súyer* à la ligne 6, *rotser* à la ligne 9, *i.aldar* à la ligne 11 et *pior* à la ligne 16.

Il est probable que *lasser* soit le sujet de *ne-súme*, comme l'indicatif 'feuilles étaient dans le vent' (ou peut-être en tant que participe circonstanciel signifiant quelque chose comme 'feuilles ayant été dans le vent, feuilles étant dans le vent'). Puisqu'il semble également être modifié par l'ablatif-génitif et le participe dans la ligne précédente *n-alalmino lalantila* 'tombant une à une de l'orme', l'ensemble signifiant '{les} feuilles tombant de l'orme étaient dans le vent' ou 'depuis l'orme, les feuilles tombaient dans le vent'. L'ordre des mots pourraient créer un effet que nous pourrions traduire par 'de l'orme, tombant dans le vent, étaient des feuilles'. La liberté relative de l'ordre des mots se retrouve dans des exemples quenyarins plus tardifs, e.g. la phrase poétique *laurië lantar lassi* 'comme l'or tombent les feuilles', pour la forme prosaïque *lassi lantar laurië* '{les} feuilles tombent dorées'. Placer le sujet après le verbe et l'adjectif permet de concentrer l'attention sur lui et faciliter sa comparaison aux images suivantes du poème.

*pínea* 'petit' est donné dans LQ (sous la racine **PIKI, PINI, PĪ**) avec *pinqe* 'fin, fluet', qui apparaît également dans le poème, ligne 9. L'emploi du singulier soulève la question de ce qui est décrit comme étant 'petit'. L'orme n'est certainement pas petit. Le vent pourrait être une petite brise, par exemple ; mais puisque finalement la chute de *toutes* les feuilles à l'automne est ce qui est évoqué ici et qu'il s'agit de feuilles qui s'envolent au loin comme des oiseaux (comme nous le verrons plus bas), il semble que l'idée d'une rafale de vent peut être toute aussi crédible que celle d'une douce brise. Notons également que si *pínea* était censé modifier *súme*, et en supposant que l'analyse soit jusqu'à présent correcte, il est assez difficile de comprendre pourquoi Tolkien n'employa pas un ordre des mots portant moins à confusion comme *ne lasser súme pínea* pour véhiculer cette idée.

Aussi, de toutes les possibilités, la plus vraisemblable semble être que *pínea* modifie *lasser*, en dépit du fait que l'adjectif ne soit pas marqué en nombre pour s'accorder au pluriel du nom. Dans certaines langues dans lesquelles un adjectif est normalement décliné en nombre et en cas pour s'accorder avec son nom, il existe des adjectifs exceptionnels qui ne sont pas du tout déclinables, conservant la même forme dans tous les usages. En finnois par exemple, les adjectifs *ensi* 'premier, suivant', *eri* 'séparé', *koko* 'total, tout' et *pikku* 'petit' sont tous déclinables (Arthur H. Withney, *Finnish*, 1956, p. 66 ; Charles N. Eliot, *A Finnish Grammar*, 1890, p. 44). Il existe également certains adjectifs finnois, tels que *kulta* 'cher {= aimé}' et *polo, polonen* 'pauvre' qui forment une espèce de composition avec le nom (bien qu'écrits séparément) de telle sorte que seul le deuxième mot de la paire (qu'il s'agisse de l'adjectif ou du nom) est fléchi. Ainsi 'avec le pauvre garçon' pourra s'écrire *poika polosella* ou *pojalla* (Charles N. Eliot, *A Finnish Grammar*, 1890, p. 129).

Ce phénomène d'adjectifs singuliers modifiant des noms pluriels est assez visible dans le poème, et pourrait s'étendre au-delà de la situation observée en finnois qui ne possède qu'un petit nombre d'exceptions à sa règle générale d'accord nom-adjectif, mais l'explication sous-jacente pourrait être similaire. Il existe d'autres exemples dans le poème tels que *oikta* et *rámaivoite* aux lignes 4 et 18 (modifiant *sangar* aux lignes 3 et 17), *qanta* à la ligne 6 (apparemment un adjectif prédicat modifiant le sujet *súyer*), peut-être aussi *pinqe* à la ligne 9 (s'il modifie *rotser*) et *torwa* à la ligne 16 (modifiant *pior*). Les adjectifs au pluriel sont à peu près aussi nombreux

(voir les notes sur *úmeai* et *karnevalinar*, plus bas) ; ainsi, en poésie qenya, il semble que l'accord de l'adjectif avec un nom pluriel est plus ou moins optionnel, du moins la moitié du temps.

Il peut y avoir une relation sous-jacente avec le fait que les adjectifs forment fréquemment le premier élément des mots composés (avec des noms ou d'autres adjectifs), comme dans *karnevalinar* 'rouge-brun', *laiqaninwa* 'vert-bleu' ou *karneambarai* 'rouges-gorges'. Lorsque l'ensemble du mot composé est au pluriel, seul l'élément final reçoit une flexion, comme nous l'observons dans les premier et troisième exemples. Nous devons peut-être concevoir cela comme une construction prédicative telle que *súyer nalla qanta* '{les} airs étant pleins' (voir ci-dessous) comme une ellipse poétique pour *\*súyer nalla qanta.súyer* '\*{les} airs étant/qui sont pleins-airs', *i.e.* le singulier *qanta* est équivalent au radical nominal dans un mot composé pluriel apparenté. Ainsi, *lasser pínea* doit être compris comme une autre ellipse de *lasser (nalla) pínea* 'feuilles étant/qui sont petites', bien que ce soit en fait une inversion poétique du mot composé *\*pínea.lasser*, de sens équivalent à la phrase *\*píneai lasser* 'petites feuilles'.

### Ligne 3

**Ve sangar.** Le LQ possède le nom *sanga* 'foule, masse compacte, cohue', et le verbe *sanga-* 'serrer, compresser, presser', aussi *sangar* doit être le pluriel de l'un d'eux.

**vor.** Le LQ liste les formes *vor*, *vor* 'à jamais, toujours'. Si cet adverbe modifie l'adjectif suivant *úmeai* 'grandes' et semble véhiculer l'idée que, tandis que les foules peuvent s'étendre ou se contracter lorsqu'elles bougent dans les airs, en échangeant peut-être des membres, elles continuent à être grandes.

**úmeai.** Ce terme semble dériver du terme du LQ *úmea* 'grand'. La terminaison *-ai* apparaît à quatre reprises dans le poème : *malinai* ligne 4, *kuluwai* ligne 7, *sildai* ligne 10 et *karneambarai* ligne 18. Ce dernier est un changement dans le manuscrit pour une répétition de *malinai* (et mis à part cela, les lignes 4 et 18 sont identiques), ainsi pouvons-nous supposer que les terminaisons sont similaires dans ces deux mots car ils sont syntaxiquement parallèles. Les formes sans *-i* seraient *malina*, *silda*, *kuluwa* et *karneambara* et chacune d'entre elles est listée comme adjectif dans le LQ. Il semble donc que nous ayons un suffixe adjectival pluriel caractéristique en *-i*.

Apparemment, dans *sangar voro úmeai* 'foules toujours grandes', l'adjectif *úmea* possède une flexion plurielle (*úmea-i*) pour marquer le fait qu'il modifie le pluriel *sangar* (si alternativement *sangar* était le verbe 'ils/elles pressaient', alors *úmeai* s'accorderait avec le sujet pluriel, probablement les feuilles ; mais il me semble que l'interprétation de *sangar* comme un nom a plus de sens dans ce contexte). Compte tenu de cette lecture de *sangar voro úmeai*, et du fait que *pínea* 'petit' et *úmeai* 'grandes' sont en fait des opposés, il paraît probable que la similitude exprimée par *ve* 'comme' soit la comparaison d'autres caractéristiques sans relation avec la taille en tant que telle. La ligne nous éclaire à ce sujet avec les adjectifs *ramavoite* 'ayant/qui a des ailes' et

*malinai* ‘jaunes’ (voir plus bas), des qualités que les feuilles partagent, métaphoriquement tout autant que littéralement.

Notons que le contraste syntaxique incident entre *pínea* (qui n’est qu’implicitement pluriel puisqu’il décrit chacun des éléments du pluriel *lasser*) et *úmeai* (qui est explicitement pluriel) sert à renforcer le contraste qui existe entre les deux. Bien que chaque feuille soit petite, chaque foule est grande précisément parce qu’elle est constituée de nombreuses feuilles. Cela affirme une conséquence significative de la comparaison : bien que la chute de chaque feuille soit un petit événement, du fait que les feuilles soient comme des foules, l’effet cumulatif de leur mouvement est éminemment grand.

## Ligne 4

**Oikta.** Le LQ possède le nom *oi* ‘oiseau, poule’. Le suffixe *-kta* apparaît dans deux dérivés, l’adjectif *kolmekta* ‘pointu’ dérivé de *kolme* ‘bout, pointe’, et le nom *palukta* ‘table’ apparenté à *palo (u)* ‘surface plane, plaine, le plat’ pour lequel la citation de la forme présente le radical *palu-*. Le sens étymologique de *kolmekta* est clairement ‘ayant une/des pointe(s), étant constitué d’une/de pointe(s)’, comme dans ‘lance (très) pointue’ ou ‘étoile à cinq branches(/pointes)’. Cela pourrait également expliquer *palukta*, s’il s’agissait à l’origine d’un adjectif signifiant ‘ayant ou étant constitué d’une surface plane’. Ainsi, *oikta* semble signifier ‘constitué d’oiseaux, ayant des oiseaux (à l’intérieur)’ et est un adjectif modifiant *sangar* ‘foules’ dans la ligne précédente.

Notons que les trémas sur le *i* de *oikta* indique que le mot est prononcé comme trois syllabes, *o-ik-ta*. Cela se nomme une « rupture » de la diphtongue et est mentionné dans la *Phonologie du genya*, dans la discussion sur l’accent (PE12 p. 27). Deux des exemples qui illustrent la condition selon laquelle cela survient sont *antaïsta* (avec rupture) et *antaika* (sans rupture). Il est clair que les deux consonnes suivant la diphtongue *ai* dans *antaïsta* constituent un facteur crucial menant à la rupture, analogue par exemple au contraste entre *oikta* et *oika* ‘pauvre’. Apparemment, toutes les situations similaires n’engendrent pas une rupture, mais un autre exemple dans le LQ est *aürqila* (à côté de *auriqilea*) ‘doré, ensoleillé’.

**rámavoite.** ‘ayant des ailes’.

**malinai.** Nous avons vu qu’il s’agit probablement du pluriel de *malina* ‘jaune’, aussi *rámavoite malinai* pourrait peut-être signifier ‘ayant des ailes jaunes’, si nous supposons que le pluriel implicite *rámar* ‘ailes’ sous-tendant l’adjectif dérivé *rámavoite* puisse être modifié à son tour par l’adjectif *malinai* explicitement pluriel. Mais puisque jusqu’à présent le sujet a été celui des feuilles d’automne tombant dans le vent, et puisqu’elles sont imaginées comme de grandes nuées d’oiseaux, alors chaque feuille pourrait correspondre à un oiseau à part entière et il n’est pas nécessaire de supposer que seules les ailes des oiseaux sont jaunes. Cette ligne entière,

*oïkta râmavoite malinai* ‘composé d’oiseaux, ayant des ailes (et) jaunes’, pourrait être une série de trois adjectifs chacun modifiant *sangar*, avec la flexion plurielle appliquée au troisième et dernier mot, comme s’il s’agissait d’un seul adjectif composite \**oïkta.râmavoite.malinai* ‘oiseau-ailé-jaune’, de structure similaire à *karnevalinar* ou *laiqaninwa*.

La ponctuation à la fin des quatre premières lignes du poème est écrite rapidement. Elle ressemble plus à une virgule qu’à un point, et si cela s’avère correct, elle pourrait suggérer que ces lignes forment une phrase d’introduction en apposition à ce qui suit. Cela coïnciderait avec la suggestion alternative proposée plus haut selon laquelle *ne-súme* = ‘étant dans le vent’. Si ce genre de ponctuation est réellement une virgule, alors nous avons probablement une phrase indicative dans ces lignes ; et cela conviendrait à l’interprétation de *ne-súme* = ‘étaient dans le vent’. Prise dans leur ensemble, les lignes signifient quelque chose comme : ‘Depuis l’orme, de petites feuilles tombaient dans le vent, comme des foules toujours grandes d’oiseaux jaunes en vol’. Cette allusion métaphorique à des oiseaux est renforcée par les lignes suivantes : *Ai lintuilind(ov)a Lasselanta*.

## Ligne 5

**Ai** ‘Oh ! Ah !’, cette interjection marque le début d’une espèce de refrain de quatre lignes qui se répète au début du couplet final du poème.

**lintuilind(ov)a**. Le LQ possède *lintuilinda* ‘nombreuses-hirondelles[,] d’automne’ qui est probablement apparenté à *tuilindo* ‘hirondelle’. La forme *lintuilind(ov)a* écrite dans le poème semble impliquer qu’une forme alternative plus longue du mot *lintuilindova*, avec une syllabe extramétrique, montre que le mot possède une origine adjectivale, à partir de *lin-* ‘beaucoup’+ *tuilindo* ‘hirondelle’ + suffixe adjectival *-va*. Ce suffixe apparaît également, par exemple, dans *kuluva* ‘d’or’ (à côté de *kulu* ‘or’), *mōriva* ‘nocturne’ (à côté de *mōri* ‘nuit’) et *noldova* ‘qui appartient aux gnomes’ (à côté de *noldo* ‘gnome’).

**Lasselanta** ‘l’automne’. La connexion implicite du mot *lintuilinda* avec l’automne est rendue explicite dans ce mot suivant du poème, qui signifie littéralement ‘feuille-chute’. La phrase *lintuilinda Lasselanta* signifie probablement ‘l’automne aux nombreuses hirondelles’, ‘l’automne avec ses nombreuses hirondelles’.

## Ligne 6

**Piliningwe**. Ce mot fut changé depuis *Pilininge* dans le manuscrit du poème, apparemment à l’époque de l’écriture. Le fait que le *e* original fut incorporé dans le début du *w* avait mené à une précédente lecture erronée de la forme \**Piliningeve* (rendue encore plus obscure par la version \**Pilingeve* de Carpenter {dans la biographie de J.R.R. Tolkien}). Ce même changement *-inge* > *-ingwe* survient dans le LQ avec l’entrée

*ulumpingwe* ‘chenille’. Ce mot semble dériver de *ulumpe* ‘chameau’ et, à l’origine, fait probablement allusion au fait que les chenilles forment une bosse au milieu de leur corps lors de leurs déplacements.

La terminaison de *ulumpingwe* est identique à celle de *telpingwe* ‘silverfish’<sup>9</sup> (dérivé de *telpe* ‘argent’ {angl. *silver*}). Bien qu’il s’agisse notamment du nom d’une variété d’insectes (comme *ulumpingwe*) la glose suggère une association avec *ingwe* ‘poisson’ {angl. *fish*} (et il n’y a bien entendu aucune raison de douter que ce mot composé qenyarin ne puisse s’appliquer généralement à toute espèce de poisson argenté, comme le fait la glose anglaise). L’influence de cette forme pourrait également se retrouver dans *lingwe* ‘serpent’, qui est synonyme de *lin*, *ling*- ‘serpent’, et pourrait être une altération analogique du radical plus court. Ainsi, peut-être que *ingwe*, tout du moins dans les noms composés, possède une application plus large à tous les ordres inférieurs du règne animal, en particulier à ceux qui, comme le poisson, disposent d’un mouvement fluide. Dans ces conditions, puisque le LQ donne *pilin* ‘plume {d’un oiseau}’, *pilingwe* peut signifier de manière basique ‘animal à plumes’ ou ‘créature propulsée par ses plumes’.

Une autre alternative est suggérée par comparaison avec *ómalingwe*. Il est noté plus bas que cette forme pourrait être divisée en *óma-lingwe* et signifier ‘voix qui tournoient ou s’enroulent’ (dans les arbres). Mais si ce dernier était divisé en *ómali-ngwe*, alors la première partie du mot pourrait contenir le suffixe multiplicatif *-li*, *i.e.* *ómali-* ‘de nombreuses voix’. Nous pouvons proposer une interprétation similaire de *pilini-ngwe*, *i.e.* qu’il contient le pluriel *pilini* ‘plumes’. Dans ce cas, il y aurait un parallèle structurel entre *pilini-ngwe* et *ómali-ngwe*. Et étant donné ce parallèle, nous pouvons noter les circonstances générales de l’usage de chacun de ces mots dans leur contexte : *pilingwe* fait référence aux plumes des oiseaux (comme les feuilles qui tombent) remplissant l’air (*súyer nalla qanta*, voir plus bas) ; *ómalingwe* faisant référence aux nombreuses voix des Gnomes chantant tendrement (*lir’ amaldar*, voir plus bas) tandis qu’ils dansent entre les arbres.

Nous pourrions comparer cela aux préfixes goldogrins *gwa-*, *go-* ‘ensemble, d’un seul tenant’. Dans le LG, il sont censés dériver de \**ɲua* qui correspond au q. *ma-* (dans LNG, *ɲ* fut employé pour représenter *ɲ* dans le manuscrit original. Le son *ɲ* est une prononciation consonantique de *u*, *i.e.* le son *w* non-emphatique). Alors qu’en position initiale, la combinaison *ɲw-* peut donner le q. *m-*, en position médiale elle devient *-ngw-*, en accord avec la *Phonologie du qenya* (*cf.* PE12 pp. 15-6). Si cette relation est exacte, alors le *e* final doit être un développement secondaire marquant peut-être la forme comme étant adverbiale plutôt qu’adjectivale. Cela est également à rapprocher du goldogrin *gwe* ‘vous’ qui est uniquement pluriel et dont le sens pourrait être approximativement ‘vous’ = ‘tous ceux qui sont ensemble avec vous’.

*Ómali-ngwe* pourrait être ‘de nombreuses voix ensembles’ ou ‘ensembles avec de nombreuses voix’, avec *-ngwe* employé comme une sorte de suffixe comitatif indiquant un accompagnement ou des circonstances d’accompagnement. *Pilini-ngwe* signifierait donc ‘avec des plumes’ et combiné avec *qanta*, à la fin de cette

---

<sup>9</sup> Du fait de l’incertitude de la traduction de l’anglais *silverfish* (ce dernier pouvant désigner un insecte – le lépisme argenté – ou certaines variétés de poissons), j’ai préféré le conserver en l’état. [ndt]

ligne le sens serait ‘plein de plumes, rempli de plumes’, en référence aux nombreuses hirondelles de l’adjectif *lintuilinda* à la ligne précédente. Nous avons vu plus haut qu’à cette époque, la grammaire du qenya incluait les cas nominatif-inessif, génitif-ablatif et datif-allatif. La *Grammaire gnominique* déclare également que « Il existe nombre d’autres suffixes de signification similaire qui sont purement adverbiaux, ne sont pas employés avec des prépositions et seulement utilisés de manière occasionnelle avec des noms ». Si l’interprétation proposée pour le suffixe *-me* dans *ne.súme* ‘étaient dans le vent’ (ligne 2) et dans *nierme* ‘dans le chagrin, dans la douleur’ (ligne 20) est exacte, cela peut exemplifier une variété similaire de suffixes adverbiaux en qenya, également employée avec des noms à l’occasion. Le suffixe *-me* pourrait être un suffixe inessif alternatif (*i.e.* un suffixe locatif). Dans le même ordre d’idées, le suffixe *-ngwe* dans *pilingwe* ‘avec des plumes’ et *ómalingwe* ‘avec de nombreuses voix’ peut être un suffixe comitatif ou instrumental, avec une application occasionnelle aux noms.

**súyer.** Ce mot semble être le pluriel de *súye* ‘bruit du vent ; airs, brises, vents’ mentionné plus haut.

**nalla qanta.** Le LQ liste *qanta* ‘plein’ et *qanta-* ‘(r)emplir, compléter’. Ainsi, la ligne entière signifie quelque chose comme ‘des créatures dotées de plumes emplissent l’air’ ou ‘les airs sont pleins de plumes’ qui conviendrait au contexte. Dans cette optique, *nalla* peut être une forme du verbe ‘être’ dérivée de la racine **NĀ** ‘être, exister’.

Le poème compte quatre mots se terminant par *-lla* : *simpetalla* ligne 9, *sirilla* ligne 11, *sinqitalla* ligne 14 et *tukalla* ligne 17. Dans le cas de *sirilla* en particulier le sens est assez clair, puisque le radical verbal *siri-* ‘s’écouler’ est donné dans le LQ de même que les autres mots du contexte (*timpe* ‘fine pluie’, *san* ‘alors, à cette époque’ et *i.aldar* ‘les arbres’, au sujet desquels voir plus bas) : ‘fine pluie coulant alors à travers les arbres’. La force syntaxique précise de la construction est difficile à déterminer, ne sachant pas si *sirilla* est utilisé comme un verbe à l’indicatif ou comme une sorte d’infinitif, de gérondif ou de participe.

Le LQ possède quelques noms de forme similaire, tels que *lirilla* ‘lai, chant’ (*cf.* *liri-* ‘chanter’), *mirilla* ‘léger sourire’ (*cf.* *miri-* ‘sourire’) et *pusilla* ‘souffle, bouffée, brise’ (*cf.* *pus-* ‘souffler, renifler’). Ainsi, peut-être avons-nous la terminaison de nom verbale *-lla* et peut-être pouvons-nous supposer que *nalla* signifie ‘être’ dans le sens de ‘existence, affirmation, possession (d’un attribut ou d’un statut)’. Mais si *nalla* prend ici la place d’un nom, il est difficile de comprendre comment il peut convenir au contexte. Il peut peut-être exister comme apposition à *Lasselanta*. Mais une interprétation similaire ne semble pas fonctionner avec les autres exemples de cette terminaison.

Nous verrons plus bas que dans la ligne 14, nous avons probablement une variation textuelle entre les formes *sinqitalla* et *[sinqit]álar*. Si cette dernière est une forme plurielle de *\*sinqitála*, alors nous pourrions peut-être comparer la terminaison avec *lalandila* ligne 1. Peut-être que *-ila*, *-ála* et *-alla* sont des terminaisons étymologiquement apparentées, des flexions du même adjectif verbal ou une catégorie de participe, avec de légères variations selon la forme des radicaux verbaux auxquels elles sont associées. Une explication raisonnable

pour chacune de ces constructions serait qu'il s'agit d'expressions participiales de circonstances accompagnant la situation – *lalantilla* 'les feuilles qui tombent/tombant', *rotser simpetalla* 'les flûtes qui jouent/jouant', etc.

Ainsi, *Piliningwe síyer nalla qanta* pourrait signifier 'l'air plein de plumes'. Dans cette phrase, *nalla* semble être redondant, puisque *\*piliningwe síyer qanta* 'l'air plein de plumes' signifie essentiellement la même chose. Dans le LQ, l'entée *nā* est en fait glosée '(cela est,) ainsi, oui', indiquant probablement que l'emploi de ce mot pour 'ainsi, oui' est dérivé de sa signification littérale 'cela est'. Apparemment, le verbe 'être' qenya peut posséder un sens emphatique, affirmatif. Ainsi, *nalla* peut avoir le sens 'qui est ainsi, qui est en fait' et la phrase *nalla qanta* 'qui est plein en effet, qui est ainsi plein'. Tout comme en anglais, cette emphase pourrait servir de manière rhétorique pour introduire une similitude qualifiante ou une métaphore (voir sous *V'ematte* plus bas).

## Ligne 7

**Kuluvai.** Il s'agit du pluriel de l'adjectif *kuluva* 'd'or' mentionné plus haut.

**ya.** Le LQ liste le mot *ya(n)* 'et'. Pour un *n* final optionnel dans un mot fonctionnel court, voir *sě*, *sen* 'pareil, comme, à la manière de'. La variation peut dépendre de l'accentuation ou du contexte phonologique, comme le fait que le mot suivant commence par une voyelle ou une consonne.

**karnevalinar.** Il y avait originellement une entrée *karnevalin* dans le LQ, changée par la suite en *karnewalin* avant d'être supprimée. Elle était censée signifier la même chose que *karmalin (-da)* 'roux, orange-rouge'. À l'origine, cette dernière entrée s'écrivait sous la forme *karwalin*, qui était elle-même censée dériver de *karn-* + *-walin*. Peut-être que *karnewalin* dérive de manière similaire de *karne* 'rouge' + *walina* + *-r* = *karnevalinar*.

La variation *w* > *v*, retenue dans le poème mais éliminée de l'entrée du LQ, peut représenter une interprétation alternative de ce mot composé. Enfin, l'ensemble du groupe de mots sous la racine **GWALA**<sup>(1)</sup> incluant *'walin(a)* 'marron' fut rejeté, et l'entrée *karnewalin* également supprimée, bien que *karne* et *karmalin* furent conservés, ce dernier reçut probablement une nouvelle interprétation avec son deuxième élément apparenté à *malina* 'jaune'. Peut-être que dans le poème, *karnevalinar* est ainsi associé à la racine **VALA** et ses dérivés *Valar*, *Vali* avec *karnevalina* signifiant quelque chose comme 'rouge valinoréen'. La ligne suivante du poème inclut les mots *sinqi* 'gemmes, métaux' et *Eldamar*, aussi, d'un point de vue contextuel, une association de la couleur *karnevalina* avec les Valar semble être plausible. D'un autre côté, si *valin(a)* désigne une nuance particulière de rouge, nous pourrions nous attendre à ce que cet élément survienne en premier dans le mot composé (cf. *karneambara* plus bas). La glose originale *karnevalin* 'roux, orange-rouge' demeure la seule indication de ce à quoi il est ici fait référence.

Il est difficile de savoir, à partir des exemples en notre possession, s'il existe ou non des règles déterminant le choix des suffixes *-i* ou *-r* dans les adjectifs au pluriel. Par exemple, si *kuluvai ya karnevalinar* 'dorés et roux' fait référence à des mots précédents différents en vertu de leurs terminaisons distinctes, il se pourrait que *karnevalinar* fasse référence aux 'hirondelles' de *lintuilinda* (ou aux 'plumes' de *pilingwe*), ceci étant une description valable de la couleur de la gorge de l'hirondelle commune, tandis que *kuluvai* pourrait faire référence à la couleur des feuilles d'orme, implicites dans *Lasselanta* (ou explicites plus tôt dans le *lasser* de la ligne 2). Mais même si ces associations sont les bonnes, il demeure difficile de corréliser le choix de la terminaison



adjectivale avec la syntaxe du nom antécédent.

Hirondelle rustique (lat. *Hirundo rustica*)

La terminaison plurielle en *-i* est employée sur les adjectifs en *-a* (*úmeai, malinai, kuluvai*) mais pas sur les noms en *-a*, tandis que le pluriel en *-r* est employé aussi bien pour les noms (*sangar, aldar*) que les adjectifs (*karnevalinar, amaldar*). Nous savons également que dans les exemples plus tardifs de quenya, les adjectifs peuvent être employés substantivement, *i.e.* au lieu des noms. Ainsi, dans la salutation de Sylvebarbe *Avanimar, vanimalion nostari* 'Ô belles gens, parents de beaux enfants', l'adjectif *vanima* 'beau, ravissant' est employé substantivement pour signifier 'quelqu'un de beau', et en tant que tel il prend les terminaisons plurielles du nom, *-r* et *-li*, à l'opposé du pluriel adjectival classique.

Dans cette conception plus tardive, les adjectifs en *-a* forment normalement leur pluriel en *-e* : *vanima*, pl. *vanime*. Il s'agit de la continuation conceptuelle de la terminaison *ai* observée dans *Narqelion* et en fait du point de vue historique interne selon lequel *-ai* est la source en quenya ancien de la forme *-e* du quenya du Troisième Âge, comme nous pouvons le supposer de la déclaration, dans *Quendi and Eldar*, au sujet de la flexion « possessive » *-va* qui « était et demeura un adjectif et possédait la forme plurielle *-ve* dans son attribution plurielle (q[uenya] archaïque *-vai*) » (XI p. 407).

Si le suffixe *-r* était déjà employé pour l'usage substantif d'adjectifs pluriels dans la conception plus ancienne, alors *karnevalinar* serait littéralement 'les roux, ceux [qui sont] orange-rouge'. Ainsi, *kuluvai* 'dorés'

est un pluriel attributif modifiant le(s) nom(s) précédent(s), tandis que la phrase substantielle *ya karnevalinar* ‘et (aussi) ceux orange-rouge’ est une sorte de pensée après coup. L’usage peut ici être optionnel, et ainsi être choisi en partie pour fournir une rime avec *Eldamar* à la ligne suivante. Mais l’usage substantif de l’adjectif sert également à remettre l’emphase sur les choses (oiseaux et feuilles) qui sont décrites et donc aider la transition métaphorique, ainsi *kuluwai ya karnevalinar* ‘ceux dorés et orange-rouge’ fait également référence à *sinqi* dans la phrase suivante.

## Ligne 8

**V'ematte.** Cette forme est probablement constituée de *ve* ‘comme, pareil’ + *ematte* avec contraction de *ve* avant le *e* initial du mot suivant. La phrase *ematte sinqi Eldamar* est probablement nominale et subordonnée à *ve* au sens de ‘pareil (aux)’ ou une proposition subordonnée à *ve* au sens de ‘comme’. Dans les deux cas, la comparaison doit fournir la qualification de la déclaration emphatique de la ligne 6 ‘l’air qui est tellement plein de plumes’. Il n’y a rien de semblable à *ematte* dans le LQ, aussi avons-nous à considérer de quelle manière il pourrait être divisé en éléments identifiables.

Il existe les éléments démonstratifs *en-*, *ek-*, *et-* ‘cela (près de toi)’, formés par divers ajouts à la racine **E**, avec la forme non augmentée du préfixe *e-* (donné sans glose) survenant apparemment comme une variante, *e.g.* dans *et(t)amīne = tamīne* ‘aujourd’hui’. Sous la racine démonstrative **SA-**, la forme *sa* est présentée à égalité avec celles démonstratives *e-*, *en-*, *ta*, mais est également censée être un préfixe intensif semblable à *a-*. Aussi, peut-être pouvons-nous supposer que le préfixe *e-* pourrait être employé comme un intensif<sup>10</sup>.

Si nous devons diviser le terme en *e-matte*, il y aurait alors une possible ressemblance du second élément avec *mat (tt)* ‘repas, heure du repas’ sous la racine **MATA** ‘manger’. La forme intensive pourrait signifier ‘grand repas, festin, banquet’ et être employée métaphoriquement pour faire référence à un grand nombre de gemmes (voir la discussion sur *sinqi* plus bas). La difficulté de cette interprétation réside dans le fait que tous les autres mots sous la racine **MATA** font référence au manger, aux sortes de nourriture ou aux parties de certains mois. Aussi est-il clair qu’une telle métaphore sur un ‘festin de gemmes’ devrait impliquer le fait que les gemmes soient mangées. Ce n’est pas une idée impossible dans la mythologie émergente de Tolkien. Dans les *Contes Perdus*, il est dit comment « Tisseuse de Ténèbres était avide de l’éclat de ce trésor de bijoux » que Melko vola, bien que nous la voyons seulement les dissimuler dans ses cavernes, « enlacés dans des toiles de ténèbres » (I p. 152 {LCP p. 177}), et ce n’est que par la suite qu’émergea cette description d’elle les dévornt un à un<sup>11</sup>. Mais cette idée semble posséder une connotation inappropriée dans le contexte du poème.

Dans la *Grammaire gnomique*, à la fin de la discussion sur l’origine des terminaisons de cas, dans laquelle il est dit que « *-th* est original et [le] même que q. *-r* », Tolkien rapporte la supposition suivante : « L’existence en gn.

<sup>10</sup> On notera que les *Etymologies* (c. 1937) contiennent deux racines intensives : **A-** et **E-** (VT45 pp. 5 & 11). [ndt]

<sup>11</sup> Il s’agit du passage dans *The Shaping of Middle-earth* (IV pp. 92-3, FTM p. 107) : « La moitié de sa rétribution avait été la sève des Arbres de Lumière. L’autre consistait en une pleine part du butin de bijoux. Morgoth les lui céda, et elle les dévora, et leur lumière disparut de la terre ». [ndt]

du signe pluriel *-r* dans les verbes (couplé à [la] forme q. du gén. pl. *-ron*) à fait émerger l'hypothèse que le gn. *-tb* ne représente pas le q. *-r*[,] mais que ce *-r* est une véritable terminaison plurielle (*i.e.* *-r* liquide) et que *-tt* = q. *-t* forme duelle *-ttə*[,] une terminaison duelle = *-ntə*. Cela est possible » (LNG p. 10). Peut-être que le qenya possède une terminaison pronominale apparentée *-tte* avec la signification duelle 'ils/elles' = 'tou(te)s les deux'. Notons que la terminaison duelle semblerait faire allusion aux deux groupes de choses décrits dans la ligne précédente, *Kuluwai ya karnevalinar* 'ceux dorés et orange-rouge' (nous pensons habituellement à un duel comme faisant référence à une paire d'individus, mais il peut également s'appliquer à une division bipartite d'un groupe plus grand – dans la conception plus tardive, il y a une distinction en *omentie* 'rencontre' de deux individus ou groupes et *yomenie* 'rencontre' de trois personnes ou plus, XI pp. 367 & 407).

Si nous devons diviser le terme en *ema-tte*, il y a une possible ressemblance du premier élément avec le radical du verbe *enin, emil, emir* 'je (*etc.*) me nomme'. Le consonantisme irrégulier du verbe peut être (si cela n'est pas illusoire – Tolkien ayant oscillé dans sa conception de ces formes) en relation avec la variation dans le radical nominal apparenté *en (emb-)* 'un nom'. Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses quant à la signification précise du radical *ema-* ainsi obtenu. Si le sujet de ce verbe est les feuilles et les plumes 'dorées et orange-rouge' de l'automne, et que le complément d'objet est 'les gemmes d'Eldamar' (*sinqi Eldamar*, voir plus bas), alors le sens de ce verbe pourrait être que (pour le poète) ces couleurs 'rappellent {angl. *call up*} ou 'remémorent' ces créations elfiques légendaires. Notons qu'il est fait écho à ce sens dans la dernière ligne du poème, dans le mot *mintya*, signifiant 'rappeler' ou 'appel'. Pour d'autres verbes dans le LQ présentant une variation de sens similaire due à la présence implicite ou à l'absence de l'idée d'achèvement ou de finalité (qui est fréquemment exprimée en anglais par l'adverbe 'up'), cf. *sulp-* 'lécher, boire à petites gorgées {angl. *lick, sup, lick up, sup up*}', *konta-* (prét. *kōme*) 'rouler, emballer {angl. *roll up, roll, pack*}', *kupta-* 'voûter, sembler voûté {angl. *to hump up, look humpy*}', *qoto-* 'compter ; calculer ; rendre compte, appeler ; penser, considérer {angl. *count up ; reckon ; account, call up ; think, consider*}'.

**sinqi.** Il semble qu'il s'agisse du pluriel de *sink (q-)* 'minéral, métal, gemme', où la forme entre parenthèses sous-entend que le radical est *sinq-*. Le mot fut d'abord écrit *sinqe* dans le poème, apparemment une forme singulière alternative, avant d'être changé en *sinqi* (Carpenter donne *\*singi*, confondant le *q* avec un *g*, comme il le fit également à la ligne 6, lisant *\*ganta* au lieu de *qanta*). Le fait que la forme *sinqe* au singulier ait pu être modifiée en *sinqi* au pluriel sans changement pour *ematte* est cohérent avec l'hypothèse selon laquelle ce nom est le complément d'objet (plutôt que le sujet) de ce verbe. Dans cette optique, des deux interprétations possibles de *ematte sinqi* 'les gemmes sont remémorées' ou 'elles rappellent les gemmes', la deuxième semble être la plus probable.

Si le sujet est duel, alors le sens est 'tous deux rappellent les gemmes', et (comme suggéré plus haut) les candidats les plus probables pour le sujet duel auquel la terminaison *-tte* fait référence sont 'ceux dorés et orange-rouge' de la ligne précédente. Et, bien sûr, *karnevalin* peut décrire de telles gemmes comme étant des

topazes ou des grenats, tandis que *kuluva*, dérivé de *kulu* ‘or’, peut faire référence au métal. Le terme *sinqi* inclut les gemmes tout autant que les métaux. C’est un équivalent théorique aux ‘minéraux’, mais n’implique pas nécessairement que les substances décrites aient été extraites de la terre, puisque les gemmes d’Eldamar furent en fait conçues comme ayant été façonnées à partir des couleurs naturelles que les Gnomes virent autour d’eux. Et même *kulu* possède un sens plus poétique que notre simple ‘or métallique’, comme cela est expliqué dans le LG au sujet de son parent *culu*, qui était « employé de manière mystique comme nom générique pour tous les métaux rouges et jaunes ». Le mot *sink (sinq-)* ‘gemme’ fut originellement placé dans le QL sous la racine **SNȚYN** ‘scintiller’, de paire avec *sinty-* ‘briller’ et *sintl* ‘crystal’, seulement groupé (provisoirement) par la suite avec *sinqe* ‘mine’.

**Eldamar.** « La plage rocheuse dans l’Inwinóre Occidental (Faërie), où les Solosimpeli avaient dansé le long des plages du monde. Sur ce rocher se trouvait la blanche cité nommée Kor, où les fées<sup>12</sup> vinrent et apprirent aux hommes le chant et la sainteté. » {PE12 p. 35}. Nous verrons que ce qui est décrit dans cette entrée du LQ, la danse et le chant des fées d’Eldamar, est plus ou moins identique à ce qui est décrit dans les six lignes suivantes du poème. Dans le LG, *Eglobar* est présenté comme l’équivalent d’*Eldamar* et ils sont glosés ‘Elfinesse’ et ‘Demeure des Elfes {angl. *Elfhome*}’.

Il n’y a aucune flexion à ce mot dans le poème, aussi semble-t-il être au nominatif singulier. Comme la *Grammaire gnomique* l’explique au sujet des trois cas du goldogrin et du qenya, le cas nominatif est également inessif ou locatif. Il est employé de cette manière avec des prépositions locatives, mais peut être utilisé seul dans certaines constructions pour indiquer la localisation. L’exemple donné est le goldogrin *bar* ‘à la maison’. C’est ce même mot qui forme le deuxième élément de *Eldamar/Eglobar*.

Il semble possible que *V’ematte sinqi Eldamar* signifie ‘comme elles rappellent les gemmes d’Eldamar’. Il nous faut peut-être comparer cela au passage que Tolkien composa par la suite dans le *Livre des Contes Perdus*, décrivant comment « les Noldoli inventèrent et façonnèrent les premières gemmes. Ils firent des cristaux, avec les eaux des sources striées par les lumières de Silpion ; de l’ambre et des chrysoprases et des topazes brillèrent sous leurs mains, et des grenats ainsi que des rubis conçurent-ils, créant leur substance telle du verre ainsi qu’Aulë leur avait enseigné, mais les teignant avec les jus de roses et de fleurs rouges, et à chacune ils donnèrent un cœur de feu » (I p. 127 {LCP pp. 149-50}).

Les Gnomes fabriquèrent un grand nombre de gemmes qu’ils partagèrent avec les autres habitants de Valinor et qu’ils répandirent sur les rivages d’Eldamar. Cette abondance est l’élément central sur lequel se focalise la comparaison faite avec *nalla qanta* ‘qui est tellement plein’ à la ligne 6 et *v’ematte* ‘comme elles rappellent’ à la ligne 8. L’idiome qenya ne dispose d’aucun équivalent strict dans notre langue. Mais il peut être similaire à une construction du type *l’air est tellement plein de plumes qu’il me rappelle les gemmes d’Eldamar*, pour autant que l’adverbe ‘comme’ soit employé pour introduire une proposition exprimant la manière ou le degré. D’autre

<sup>12</sup> Tolkien parla souvent des *fées* comme désignant les Elfes, cf. notamment le LCP (p. 311, II p. 26) où Tinúviel est désignée comme la « Princesse des Fées » (angl. *Princess of Fairies*), ou le PE14 (p. 9) où nous pouvons lire que le titre de la première catégorie de créature : « **A. Eldar** (*Eglath*), Elfes (ou fées) ». Cf. également ses considérations sur *elfes* et *fées* dans *faërie et autres textes* pp. 59-60. [ndt]

part, cette phrase peut également être similaire à *l'air est en fait tellement plein de plumes, comme si elles rappelaient les gemmes d'Eldamar*, du moins si cette construction subjonctive peut prendre comme sujet un pronom {– elles –} qui fait référence au complément d'objet précédent {– plumes –} de la proposition principale.

Les lignes 5 à 8 du poème prises ensembles signifient quelque chose comme : 'Oh ! Automne avec ses nombreuses hirondelles, l'air {est} tellement plein de plumes dorées et rouge-orangées, qu'il me rappelle les gemmes de la Demeure des Elfes'. C'est à présent vers cette époque légendaire où les Gnomes et les Fées vivaient à Eldamar que le poème se tourne.

## Ligne 9

**San** 'ainsi, en ce temps'. L'emploi de **san** pour introduire une description historique s'observe également au début du poème *Earendel* (M&C p. 316).

**rotser**. Il s'agit du pluriel de **rotse** 'tube' qui fait probablement ici référence au système composé de plusieurs tubes de tailles différentes utilisés pour faire de la musique, comme le mot suivant le montre.

**simpetalla**. Le mot le plus proche de cette forme dans le LQ est **simpetar** 'un flûtiste'. Les deux formes dérivent apparemment du radical **simpeta**-<sup>13</sup>. Pour la formation d'un nom agentif à partir d'un verbe actif, voir **maksar** 'un cuisinier' à partir de **maksa**- 'cuisiner', **naqar** 'un bandit' à partir de **naqa**- 'dérober', ou **tektar** 'écrivain' à partir de **tehta**- 'écrire'. en tant que radical verbal, **\*simpeta**- serait parallèle à certaines formes démonstratives comme **\*kōleta**- 'endurer, subir' qui dérive de **kōle** 'passivité, endurance, patience ; personne passive', **makseta**- 'emmêler' à partir de **makse** 'filet', ou **vaimata**- 'enrober, entourer d'une (chose semblable à une) robe' à partir de **vaima** 'enveloppe, robe'.

Le nom sous-jacent **simpe** n'apparaît pas dans le LQ, mais la forme **Simpi** s'y trouve et y est présentée comme l'équivalent de **Solosimpe**, et **simpe** est clairement le deuxième élément de **Solosimpe**, pl. **Solosimpi** 'Flûtiste(s) de la Côte'. Sous l'entrée pour **Solosimpe**, le LQ donne le passage suivante (comme semblant cité d'une source externe) : « Les fées [...] vivaient parmi [les] rochers et sur les grèves d'Eldamar, dansaient le long des plages du monde – et à présent ils dansent et jouent de la flûte pour les vagues et créent des mélodies dans les cavernes herbeuses des côtes de Tol Eressea ».

Le verbe **\*simpeta**- pourrait signifier 'faire ce que fait un Solosimpe' (soit 'jouer de la flûte') et **simpetar** 'quelqu'un qui fait ce que fait un Solosimpe' (soit un 'flûtiste'). Tout comme **nalla** 'étant' et **sirilla** 's'écoulant', **simpetalla** peut ainsi signifier 'jouant de la flûte' ou 'jouant', un participe modifiant **rotser**.

**pinqe** 'fin, fluet'. Appliqué à des sons, cet adjectif fait référence à la hauteur de ton et à la fluidité trémulante des sons aigus ou plus graves produits par des flûtes, comparés aux sons plus graves et plus puissants des cors ou

---

<sup>13</sup> Nous pouvons également concevoir la forme **\*simpe** 'flûte' avec le radical **simpet**- pour les flexions (comme dans le cas de **simpetalla**) ou la création de mots composés (comme ce peut être le cas dans **simpetar**). [ndt]

des tambours, par exemple. Ainsi, *roster simpetalla pinqe* devrait signifier ‘des flûtes jouant avec légèreté’ = ‘des flûtes produisant les sons les plus aigus et trémulants’.

## Ligne 10

**Súlimarya sildai.** Si le mot *súlimarya* était divisé en *súlima-rya*, alors le premier élément ressemblerait à *susúlima* ‘plein de vent’ sans reduplication syllabique, dont nous avons vu plus haut qu’elle servait d’intensificateur. Ainsi, *súlima-* pourrait signifier quelque chose comme ‘contenant du vent, contenant de l’air’. La racine est **SUHŪYU, SUHU, SUFU** ‘air, brise, expiration, souffle’ et certains des mots apparentés à *susúlima*, comme *sū* ‘bruit du vent’, *suiva* ‘murmure, gémissement’ ou *sūma* ‘narine’ montrent que l’air auquel il est fait référence ici peut être celui respiré par une personne, et également que les sons provoqués par le vent qui se déplace sont une partie de l’idée basique de ce groupe de mots. Notons qu’en français, un « air » peut également faire référence à une mélodie ou une chanson.

Dans les exemples plus récents de poésie en quénya, il existe un suffixe *-rya* employé comme possessif de la 3<sup>ème</sup> personne, e.g. dans *ve fanyar máryat Elentári ortane* ‘comme des nuages ses deux mains la Reine-des-étoiles a élevé’. L’essai *Quendi and Eldar* note que *-rya* peut également être employé en étant immédiatement suivi du nom de la personne à laquelle il est fait référence, en lieu et place d’une construction génitive, comme dans *köarya Olwe* ‘la maison d’Olwe’ (littéralement ‘sa maison à lui, Olwe’) et explique que des suffixes possessifs puissent également être rattachés à des adjectifs lorsque ceux-ci étaient attribués à des noms propres (ou des fonctions personnelles comme ‘roi’) comme dans *Varda Arataraya* ‘Varda l’Exaltée, Varda dans sa sublimité’ (XI p. 369). Ainsi donc, si *súlima* est ici attribué à *roster* ‘flûtes’ à la ligne précédente, ou par métonymie aux ‘flûtistes’ jouant de la flûte, alors *súlimarya* pourrait signifier ‘ses/leurs airs’ et *súlimarya sildai* ‘ses/leurs airs fins’, peut-être dans le sens que les mélodies sont délicates, subtiles ou enchanteresses.

Deux difficultés demeurent concernant cette interprétation. Premièrement, il n’y a aucun indice permettant de prouver l’usage de *-rya* comme suffixe possessif de la 3<sup>ème</sup> personne à ce stade ancien dans la conception du quénya. Il n’existe aucun suffixe possessif comparable, et bien que les formes verbales *enin*, *emil* et *emir* ‘je( etc.) me nomme’ semblent être respectivement les 1<sup>ère</sup>, 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> personnes, des parallèles formels comme *mokir* ‘je hais’ rendent l’identification de ce suffixe *-r* problématique. Deuxièmement, l’emploi de *pinqe* ‘fin, fluet’ dans la phrase précédente et *sildai* ‘fin’ ici semble quelque peu redondant, si tous deux font métaphoriquement référence au caractère de la musique qui est jouée par les flûtes. Aucune de ces objections n’est très forte par elle-même, mais prises ensembles, elles recommandent de chercher une autre interprétation possible.

Si le mot *súlimarya* était divisé en *súli-marya*, alors le premier élément pourrait être *súle* ‘pilier, colonne’ peut-être au pluriel, ou bien une variation du radical. La première proposition pourrait être cohérente avec *sildai* comme pluriel de l’adjectif *silda* ‘fin’, i.e. ‘colonnes fines’. Ce qui laisse le second élément *-marya* dans l’expectative. Les formes suivantes du LQ commençant par *mar-* exemplifient les diverses connexions

possibles : *mar-* ‘être mûr’, *marin* ‘fruit’, *marilla* ‘perle’, *mar* ‘demeure d’hommes’, *marqa* ‘limoneux’, *mard-* ‘broyer’, *marma* ‘sable’, *mart* ‘un coup de chance’. De tous ces termes, *marilla* est le seul pouvant avoir un sens dans le contexte.

Le LQ liste *marilla* ‘perle’ sans autre mot apparenté, mais avec une connexion hésitante au groupe incluant *mard-* ‘broyer’ et *marma* ‘sable’. Si nous observons la composition même de ce mot, il semble dériver du radical \**mari-* avec le suffixe de formation nominale *-lla*, qui possède à l’occasion une force diminutive, comme dans *lotella* ‘fleuron {= petite fleur}’ (à côté de *lôte* ‘une fleur, une floraison’) ou *mirilla* ‘léger sourire’ (à côté de *mire*, *mirin* ‘un sourire’). Peut-être qu’à partir du radical implicite \**mari-*, il existe l’adjectif en *-a* \**marya* ‘de perle’ ou ‘comme une perle’, de formation comparable à des adjectifs tels que *inya* ‘menu’ (à partir de la racine **INI-** ‘petit’) ou *varya* ‘différent’ (à côté du radical \**vari-* dans *varimo* ‘étranger’).

Ainsi, le mot composé *súli-marya* pourrait signifier ‘ayant des colonnes de perles’, faisant référence à la fabrication des *rotser* ‘flûtes’ de la ligne 9. Et la phrase *súlimarya sildai* peut être en fait constituée de deux adjectifs en apposition, ‘aux colonnes de perles (et) fines’, tous deux modifiant *rotser*, avec la flexion plurielle seulement appliquée au deuxième adjectif (*cf.* la discussion sur *oikta rámavoite malinai* ligne 4).

**hiswa** ‘faible, évanescent’.

**timpe** ‘fine pluie’.

Ainsi, *biswa timpe* ‘une pluie fine, brumeuse ; une bruine qui disparaît’.

## Ligne 11

**San** ‘ainsi, en ce temps’.

**sirilla**. Comme suggéré plus haut, ce terme signifie probablement ‘s’écoulant’ et dérive du verbe *siri-* ‘(s’)écouler’. Le sujet de la notion verbale, *i.e.* le nom que le participe *sirilla* modifie, est *timpe* ‘fine pluie’.

**ter**. Ce mot est certainement apparenté à *tereva* ‘perçant, aigu, pointu, acéré’ donné sous la racine **TERE** dans le LQ. La préposition *tere*, *ter* ‘à travers’ est donné plus tard dans les *Etymologies* {*c.* 1937, soit une vingtaine d’années plus tard}, de paire avec *tereva* ‘fin, aigu’ sous la base **TER-**, **TERES-** ‘percer’.

**i-aldar** ‘les arbres’.

En définitive, *biswa timpe san sirilla ter i-aldar* semble signifier ‘une brume évanescence s’écoulant ainsi à travers les arbres’. Les descriptions des ‘flûtes jouant’ et des ‘brumes s’écoulant’ sont suivies dans le texte par deux-points, et il semble qu’il s’agisse de phrases participiales appositives servant à véhiculer les circonstances accompagnant l’action décrite dans les lignes suivantes.

## Ligne 12

**Lilta.** Le LQ possède le verbe *lilt-* ‘danser’, aussi la forme *lilta* est soit ‘danse’ ou ‘dansant’, avec le sujet *lie* ‘gens, peuple’.

*lie* ‘gens, peuple’.

**noldorinwa.** Dans le LQ, *noldorinwa* signifie ‘gobelin (adj.)’, mais cela fait clairement référence aux Elfes (tout comme le poème *Goblin Feet*) plutôt qu’aux Orcs. D’autres entrées du LQ du même groupe que *noldorinwa* furent modifiées, telles que *noldomar* ‘terre-des-gobelins’ dont la glose fut changée en ‘terre-des-gnomes’. Ainsi, *lie noldorinwa* signifie ‘le peuple gnomique, les Gnomes’.

## Ligne 13

**Ómalingwe.** Le LQ possède *ōma* ‘voix’, qui est très certainement le premier élément de ce mot, et *lingwe* ou *lingo* ‘serpent’, qui pourrait correspondre au deuxième. Le dérivé *lingwilla* ‘spire, spirale’ qui indique la qualité abstraite de *lingwe* à laquelle il peut être fait allusion ici, les voix des Gnomes s’enroulant comme un serpent, tandis qu’ils dansent parmi les arbres, aux sons des flûtes émergeant des brumes évanescentes.

Une autre possibilité, suggérée plus haut, serait que nous disposerions ici du suffixe multiplicatif *-li*, *i.e.* *ómali-* ‘nombreuses voix’ et de la terminaison *-ngwe*, *óma-li-ngwe* étant alors comparable à *pilini-ngwe* à la ligne 6, en supposant que ce dernier contienne le pluriel *pilini* ‘plumes’. Dans ce cas, il pourrait y avoir un parallèle structurel entre *ómali-ngwe* et *pilini-ngwe*. Le contexte suggère que *pilini-ngwe súyer nalla qanta* signifie quelque chose comme ‘les brises qui sont remplies de plumes’ et un sens identique pour *ómali-ngwe* serait ‘avec de nombreuses voix’.

**lir’ amaldar.** Le LQ possède le verbe *liri-* ‘chanter’, et nous avons apparemment *\*lire* ou *\*lira* (‘chante’ ou ‘chantant’) dont la voyelle finale s’est contractée à cause de la voyelle initiale dans le mot suivant. Le LQ liste également *amalda* ‘doux, délicat, gentil’ et *malda (amalda)* ‘tendre’, probablement le même mot, dont *amaldar* est certainement la forme plurielle, comparable à *karnevalinar* à la ligne 7, pluriel de *karnevalin(a)*. Si *amaldar* est le substantif pluriel ‘les tendres, les doux’, il représente probablement le complément d’objet de *lir’*, faisant référence à l’air chanté par les *lie nolodrinwa* tandis qu’ils dansent aux sons des flûtes.

## Ligne 14

**Sinqitalla.** Il s'agit de la forme ainsi écrite dans le poème. Dans la marge de gauche, il y a une annotation : « < *álar* ». Ce fut interprété comme une révision du texte, en supposant que la flèche (hâtivement écrite) était dans la mauvaise direction, et qu'il fallait lire *Sinqítálar*. Mais les autres changements qui intervinrent dans le texte furent inscrits par Tolkien dans l'ancienne version ou au-dessus de celle-ci. Peut-être considérait-il ces deux versions comme mutuellement possibles, sans qu'il soit question de rejeter l'une des deux, et la flèche pourrait indiquer que la forme marginale est *plus ancienne*, du point de vue de l'histoire **interne** de la langue (ou du poème).

Les deux formes semblent dériver du radical verbal *\*sinqita-* introuvable dans le LQ, mais qui dérive probablement de *sinq-* 'minéral, métal, gemme', sous la forme alternative *\*sinqi-* similaire à celle qui sous-tend *sinqina* 'métallique'. Nous pouvons également faire le rapprochement avec la dérivation de *makseta-* 'enchevêtrer' à partir de *makse* 'filet', ou *vaimata-* 'enrober, entourer d'une (chose semblable à une) robe' à partir de *vaima* 'enveloppe, robe', *sinqita-* pourrait peut-être signifier quelque chose comme 'couvrir ou décorer de métaux ou de gemmes'. À l'époque où l'entrée *sink (sinq-)* 'gemme' fut originellement placée dans le LQ sous la racine **SNTYN** 'scintiller' (voir la discussion sur *sinqi* plus haut), elle fut immédiatement suivie par une entrée *sinqe[??]* 'briller comme des gemmes'. Cette dernière fut supprimée est assez difficile à lire dans le manuscrit. La forme pourrait peut-être se lire *sinqe[ta]-* ou *sinq[ita]-* et représenterait le verbe à l'origine de la forme *Sinqitalla* du poème. Dans ce cas, elle pourrait signifier 'brillant/qui brillent comme des gemmes'.

**laiqaninwa.** Ce terme est composé de *laiqa* 'vert' et *ninwa* 'bleu'. Ainsi, *sinqitalla laiqaninwa* pourrait vouloir dire 'qui brillent avec des gemmes vertes et bleues' ou 'parées d'émeraudes et de saphirs'. La forme alternative *sinqítálar* pourrait représenter la forme fléchie de l'adjectif verbal dérivé *\*sinqitála*, comme opposé à un participe générique (ce que semble être *sinqitalla*), au regard de sa ressemblance structurelle proche avec *nalla*, *simpetalla*, *sirilla* et *tukalla*. La dérivation de *sinqitála* à partir de *sinqita-* est grossièrement équivalente à celle de *(la)lantila* à partir de *lant-*, à quelques détails près. L'emploi de l'adjectif comme pluriel substantif *sinqítálar* 'les brillants' (ou même 'ceux qui produisent un éclat') pourrait encore anticiper sur la conception des Gnomes dans le *Livre des Contes Perdus* comme créateurs de gemmes, qu'ils employèrent à décorer Kôr et qu'ils répendirent librement le long des côtes d'Eldamar.

Le passage cité plus haut, dans la discussion sur *V'ematte sinqi Eldamar*, continue : « Certains firent des émeraudes, avec l'eau de crique de Kôr et les lueurs des clairières herbeuses de Valinor, et ils façonnèrent des saphirs en grand nombre, les [pteignant] avec les airs de Manwë ; des améthystes y eut-il et des pierres de lune, des bérlys et de l'onyx, des agates de marbres mêlés et de maintes pierres moindres, et leurs cœurs furent très heureux, et ils ne se contentèrent pas d'une petite quantité, et ils en firent un nombre incommensurable jusqu'à ce que toutes les belles substances furent près d'être épuisées et que les grandes piles de gemmes ne pussent être dissimulées mais vinssent à flamboyer dans la lumière comme des lits de fleurs éclatantes » (I pp. 127-8 {LCP p. 150}).

Les lignes 9 à 14 du poème, prises ensembles, signifient quelque chose comme : ‘En ce temps, lorsque les flûtes jouaient, fines colonnes de perles, alors que les brumes évanescentes s’écoulaient entre les arbres : le peuple des Gnomes dansant chantait tendrement avec de nombreuses voix, brillant vert et bleu’. Notons que la référence supposée au passé employée ici n’est véhiculée que par l’emploi, à deux reprises, de l’adverbe *san* ‘ainsi, en ce temps’, qui est en fait démonstratif et décrit ici le passé, en vertu de sa référence au temps de la description des *sinqi Eldamar* à la ligne précédente. Le poème se tourne de nouveau du passé vers le présent.

## Ligne 15

**N·alalmino** ‘depuis l’orme’.

**hyá** ‘là près de nous’.

**lanta** ‘chute, tombe’.

**lasse** ‘une feuille’.

Pour une description plus détaillée de *N·alalmino*, *lanta* et *lasse*, voir plus haut. La ligne signifie ‘depuis l’orme une feuille tombe ici’ et fait écho aux lignes 1 et 2.

## Ligne 16

**Torwa** ‘cuit ; d’un brun sombre (et riche)’. La couleur est sans doute le sens premier dans ce contexte. Mais de manière métaphorique, la couleur de la peau d’un fruit est le résultat de sa « cuisson » à la chaleur du soleil.

**pior**. Il s’agit de la forme plurielle de *pio* ‘prune, (baie,) cerise’. La forme de la glose dans le LQ semble suggérer que le sens premier du mot soit de faire référence aux fruits semblables à la prune et la cerise. Certaines baies sont de cette sorte, mais pas toutes ; et c’est certainement la raison pour laquelle ‘baie’ est placé entre parenthèses. Le mot est ici employé en référence à ce genre de baies, désignée explicitement dans le LQ par le mot composé apparenté *piopin* ‘le fruit des aubépines, cenelles’. Les baies de l’aubépine ont la forme de petites cerises et poussent sur des branches ramifiées (il est à noter que le passage *V’ematte sinqi* ‘comme un festin de gemmes’ ligne 8 pourrait être une allusion indirecte aux baies consommées par les oiseaux).



**má.** Le LQ possède le nom *mā* ‘main’, censé être « = *maba* ». C’est également la forme sous laquelle est présentée la racine **MAHA** ‘saisir’, aussi peut-être que *má* pourrait être utilisé comme le verbe ‘saisit’ (du moins poétiquement). Le sujet est *tarasse* ‘aubépine’, *i.e.* l’aubépine porte ses baies (tandis que les feuilles tombent). Nous pouvons également concevoir le nom *má* ‘main’ au cas nominatif, utilisé ici dans sa fonction inessive avec le sens ‘en (forme de) main’ ou ‘sur l’aubépine’ (*cf.* l’utilisation d’*Eldamar* ligne 8). Ainsi, *torwa pior má tarasse* ‘baies brunes en (forme de) main sur l’aubépine’ pourrait encore une fois véhiculer un contraste avec la chute des feuilles décrite à la ligne précédente. Chaque groupe de ramifications portant des cenelles ressemblant (grossièrement) à une main aux longs doigts.

## Ligne 17

**Tukalla.** Ce terme fut précédemment interprété comme *Tukalia*, mais ce qui fut pris pour un *i* ressemble bien d’avantage à un deuxième *l*, un peu plus petit que le premier. Le LQ possède le verbe *tuku* ‘aller à la recherche de, chercher, aller chercher’, ainsi *tukalla* pourrait être ‘allant à la recherche de, cherchant, allant chercher’. Ce qui pourraient convenir si nous supposons que cela fait référence au fait que les baies de l’aubépine intéressent les *sangar úmeai* ‘grandes foules’ d’oiseaux.

## Ligne 18

**Oikta** ‘d’oiseaux’.

**rámavoite** ‘ayant des ailes’.

C’est une répétition des mêmes mots employés à l’identique ligne 4.

**karneambarai.** Le LQ possède l’adjectif *karneambara* ‘rouge-gorge’, dérivé du nom *karneambar* ‘rouge-gorge’. Cette ligne fut originellement écrite *Oikta rámavoite malinai*, répétant ainsi à l’identique la ligne 4, et ayant probablement pour but de décrire les mêmes nuées d’oiseaux jaunes. La syntaxe est ici la même, et le nouvel adjectif *karneambarai* ‘rouges-gorges’ suggère une description des nuées de rouges-gorges.

À l’inverse de l’hirondelle, qui s’envole vers le sud à l’automne, le rouge-gorge reste pour l’hiver. Les nuées de rouges-gorges en vol doivent être interprétées comme *arrivant* plutôt que *partant*. Ce sont certainement ces oiseaux que l’aubépine ‘va chercher’ avec ses baies. Il se peut également qu’il y ait une allusion à la similitude de couleur et de forme entre le fruit de l’aubépine et le corps du rouge-gorge, tout du moins comme parallèle à la similarité de couleur entre les feuilles de l’orme et les hirondelles en vol, à laquelle il est fait allusion au début du poème.

Les lignes 15 à 18 semblent donc vouloir dire : ‘Depuis l’orme une feuille tombe là, le fruit brun de l’aubépine comme une main : allant chercher les nuées d’oiseaux au buste rouge en vol’. À la suite de quoi le poème se termine sur un couplet adressé à l’automne, en « refrain » aux lignes 5 à 8.

## Ligne 19

**Ai** ‘Oh ! Ah !’.

**lindórea** ‘qui chante à l’aube (en particulier les oiseaux)’.

**Lasselanta** ‘automne’.

L’adjectif *lindórea*, généralement employé pour les oiseaux, est utilisé ici de manière métaphorique pour décrire la saison elle-même. Cela implique également que les oiseaux chantent à l’aube automnale, faisant ainsi écho à la ligne 5.

## Ligne 20

**Nierme**. Le LQ possède *nier (nies-)* ‘abeille’ et également *nie* ‘larme’ (la similarité est accidentelle : le premier est issu de la racine **NEHE** et le second de **NYEHE**). Le deuxième terme semble plus indiqué dans le contexte du poème. Le LG liste la forme apparentée *nîr* ‘chagrin ; peine’ et sous cette entrée mentionne le q. *nyēre*, probablement de même signification. Peut-être que *nierme* est une forme adverbiale dérivée, avec la signification locative ‘dans la peine, dans le chagrin’, employée pour décrire une émotion. Cela pourrait correspondre à la dérivation de *súme* suggérée plus haut, sur la base d’une analogie avec la dérivation de noms à teneur locative tels que *kaime* ‘demeure, maison’, *kirme* ‘fente, goulet’ et *nūme* ‘ouest’.

**mintya**. Le LQ donne le verbe *minty-* ‘rappeler’, avec le sens impersonnel ‘cela me rappelle’ = ‘je me souviens’, ainsi que l’adjectif *mintya* ‘qui rappelle, commémoratif’. Il n’est pas fait explicitement référence à quelqu’un ou quelque chose dans le poème, le verbe étant probablement impersonnel avec le sens ‘je me rappelle’. La chose qui (« me ») rappelle est certainement *Lasselanta*, signifiant ainsi ‘l’automne (me) rappelle’, le reste de la ligne exprimant le souvenir.

**nāre**. Dans le LQ, *nāre* est présenté comme le prétérit du verbe *nara-* ‘chercher à mordre, se quereller’, avec des mots apparentés tels que *narka* ‘brusque, de mauvaise humeur’ et *narte* ‘amer’. Ces termes dérivent de la racine **NARA**, qui est censée signifier « à proprement parler ‘mordre’ ». Ainsi, *nāre* ‘chercha à mordre, se querella’ peut également signifier ‘mordit, a mordu’. L’idée pouvant être que l’automne est plein d’évocations qui ont ‘mordues’ le poète et provoquées sa peine.

Mais cela semble toutefois être une métaphore un peu dure pour exprimer une telle idée. Lorsque l’automne est décrit comme *lindórea* ‘chantant à l’aube’, ce sont les oiseaux qui chantent, et l’emploi du verbe

*nara-* suggérerait que les oiseaux étaient querelleurs et d’humeur chamailleuse, s’invectivant les uns les autres. Le parallèle avec la ligne 6 suggère une autre interprétation (peut-être plus vraisemblable) si l’on considère le fait que cette ligne se termine avec le même terme (*qanta*) que celui qui achève le poème.

*qanta* ‘plein’. La phrase de la ligne 6 est *Piliningwe síyer nalla qanta* ‘les airs étant pleins de plumes’. Le premier mot, *piliningwe*, décrit ces choses dont l’objet *síyer* est rempli. Si la syntaxe peut être ici comparée, alors le premier mot *nierme* peut décrire la substance (en l’occurrence une émotion) avec laquelle l’objet est rempli. Ainsi, pris ensembles, *nierme qanta* signifieraient ‘rempli de chagrin, plein de chagrin’. Cela fait probablement référence (comme adjectif prédicat) à *Lasselanta*. Nous disposons d’un exemple de la combinaison syntaxique d’un adjectif avec un verbe autre qu’une copule dans la *Lamentation de Galadriel*: *lassi lantar laurië* ‘les feuilles tombent dorées’.

Mais si *Lasselanta mintya* signifie ‘l’automne me rappelle’, bien que le complément d’objet ne soit qu’implicite, nous serions en droit de chercher une clarification explicite à ce qui est modifié par l’adjectif *qanta*. De fait, une conclusion plausible serait que *näre* est une forme fléchie du verbe *nā* ‘cela est’. Aucune autre terminaison verbale en *-re* n’apparaît ailleurs dans le matériel le plus ancien, mais dans la première version du poème *Oilima Markírya* de l’essai *Vice Secret*, elle survient comme marqueur de la troisième personne du singulier dans la phrase *kírya kalliére kulukalmáinen* ‘le navire brillait de lumières dorées’ (M&C pp. 220-1). La terminaison *-re*, pronom sujet de la troisième personne du singulier, est probablement employée ici pour véhiculer l’idée que le sujet, l’automne lui-même, est également modifié par l’adjectif prédicat *qanta*. Les deux lignes signifiant ensembles : ‘Oh ! chantant à l’aube, l’automne me rappelle qu’il est plein de chagrin’.

Le sens du refrain est naturellement métaphorique, et l’attribution du chagrin à la saison de l’automne est une personnification. Cela implique que l’automne rempli de chagrin la mémoire du poète en lui rappelant le passé. Pas uniquement le passé immédiat avec les hirondelles s’en allant pour l’hiver, mais également le passé lointain, lorsque les Elfes avaient pour habitude de jouer de la flûte et danser parmi les arbres. Ils ont maintenant disparus, mais les couleurs changeantes, les feuilles et les baies, la pluie fine et les oiseaux qui chantent les évoquent tous ensembles avec vigueur dans l’imagination du poète. Mais, tout comme les brumes qui s’évanouissent, les Fées et les Gnomes furent présent autrefois parmi les arbres, et bien qu’ils aient disparu les effets de leur présence (au moins) sont encore visibles pour ceux qui savent où regarder. Les brillantes couleurs de la rosée matinale sur la feuille ou la baie, et le chatolement de l’hirondelle ou du rouge-gorge en vol, sont des couleurs semblables à celles des gemmes et des cristaux que les Elfes répandirent dans leur royaume. Ainsi l’automne foisonne-t-il toujours des évocations de ce passé mythique qui poussent le poète à exprimer sa peine en cette saison.

Afin de résumer tout cela, je donne une traduction prosaïque plus ou moins littérale du poème en qenya, suivie par une autre version tentant de rendre approximativement le schéma métrique original<sup>14</sup> :

---

<sup>14</sup> J’ai préféré ne pas tenter une version française originale mais maladroite ou même de traduire la version anglaise. Aussi seule la version anglaise est donnée. [ndt]

‘Tombant une à une de l’orme les feuilles étaient dans le vent, comme des nuées toujours importantes d’oiseaux jaunes en vol. Oh ! Automne avec ses nombreuses hirondelles, les airs sont tellement pleins de plumes dorées et rouge-orangées aussi, qu’elles me rappellent les gemmes de la Demeure des Elfes.

Ainsi les flûtes jouent leur délicate musique, fines colonnes de perles, une faible pluie s’écoulant alors au travers des arbres : le peuple des Gnomes dansait et chantait une douce mélodie avec de nombreuses voix, brillant vert et bleu. De l’orme une feuille tombe ici, le fruit brun sombre dans la main de l’aubépine : attirant de grandes nuées d’oiseaux au buste rouge qui volent. Oh ! En chantant à l’aube l’automne me rappelle qu’il est plein de chagrin.’

## Autumn

The elm-tree one by one lets fall  
Upon the wind its leaves each small  
That ever large as throngs are grown  
Whose yellow birds upon their wings have flown.

Oh! Fall, its swallows spring-like trilling  
All the airs indeed with feathers filling,  
Golden-hued and orange-red, recalls  
The gems bestrewn near Elven-halls.

Then pipes sustained their slender whistle,  
Columns pearly thin, a fading dizzle  
Then meandered through the forest:  
Dancing folk of Gnomish-seeming  
Raised their voices tender-chorused,  
Emeralds and sapphires gleaming.  
Here from the elm a leaf is drifted,  
Rich-brown haws are still uplifted:  
Fetching the throngs that large are grown  
Whose red-breast birds upon their wings have hither flown.

Oh! The Autumn that sings each morrow  
Reminds me it is full of sorrow.



## Note du traducteur

Compte-tenu du nombre non-négligeable de minéraux cités par Tolkien, il m'a semblé intéressant d'ajouter à cette étude de *Nargelion* un petit imagier de ces pierres.

### Pierres précieuses



émeraude



rubis



saphir

(q. *lūle* 'pierre bleue, saphir' [PE12 p. 57])

### Pierres fines (anciennement nommées *semi-précieuses*)



améthyste



grenat



topaze

### Le béryl

Le béryl possède de nombreuses couleurs, telles que : rose (*morganite*), rouge (*bixbite* ou « émeraude rouge/écarlate »), jaune éclatant (*béryl doré*), vert-jaune (*héliodore*), vert (*émeraude*), bleu (*aigue-marine*) et bleu profond (*maxixe*).

Le seul passage du *Livres des Contes Perdus* qui en parle ne donne aucun élément sur la/les variété(s) que Tolkien aurait pu avoir à l'esprit :

*... des améthystes y eut-il et des pierres de lune, des **béryls** et de l'onyx, des agates de marbres mêlés et de maintes pierres moindres ...*

Voici donc quelques exemples de ces variétés.



morganite



bixbite



béryl doré



héliodore



aigue-marine



maxixe

### L'agate

L'agate possède plusieurs variétés de couleurs différentes (rouge, vert, jaune, bleu, noir, mauve, *etc.*). Le seul passage du *Livre des Contes Perdus* qui en fasse mention n'est guère explicite quant aux teintes que Tolkien avait à l'esprit :

*... des améthystes y eut-il et des pierres de lune, des béryls et de l'onyx, des agates de marbres mêlés et de maintes pierres moindres ...*

Voici quelques teintes :



Autres



Pierre de lune



onyx



ambre

(q. *malikon (d)* 'ambre' [PE12 p. 58])



chrysoprase



quelques nuances de perles  
(q. *marilla* 'perle' [PE12 p. 59])

